

Septième Année N° 3

LE MONDE RELIGIEUX

Die Religiöse Welt - Il Mondo Religioso

The Religious World

EDITIONS D'HISTOIRE MODERNE DES RELIGIONS
PARAISANT TOUS LES 3 MOIS

TOME XXIV

LE PARDON

Die Versöhnung - Ar Pardon

The Forgiveness - De Vergiffenis

Il Perdono



IMPRIMERIE DE CHAMPAGNE
CHAUMONT

SEPTEMBRE 1948

COMITE DE NOS DEUX EDITIONS

- M. Edmond ROCHEDIEU, professeur de Psychologie religieuse et d'Histoire des Religions à l'Université de Genève.
- M. André BOUVIER, pasteur, Président de la section suisse de l'Alliance pour l'Amitié internationale par les Eglises, Genève.
- M. Henri GERMOND, pasteur à la Cathédrale et chargé de cours d'Histoire des Religions à l'Université de Lausanne.
- M. Théophile GRIN, pasteur, à Lausanne.
- Siege social* : 14, rue du Capitole, BESANCON

Rédaction et Administration :

M. le pasteur Théophile GRIN, Montagibert 26, Lausanne.

I. *LE MONDE RELIGIEUX* (s'adressant aux intellectuels).

Paraît 4 fois par an. Prix de la souscription : fr. suisses : 10. —

Abonnements de soutien : 30 fr. suisses.

FRANCE : 500 fr. français. Abonnements de soutien : 1.000 fr. français. (Pasteurs et Prêtres : 250 fr.).

II. *LA CITE NOUVELLE* (s'adressant à tous).

Paraît 4 fois par an. Prix de l'abonnement : fr. suisses : 5.

FRANCE : 50 fr. français.

Compte de chèques postaux : II. 12.499 : *Le Monde Religieux et La Cité Nouvelle*, M. Th. GRIN, rédacteur, Lausanne.

France : Compte spécial 17.884 Crédit Lyonnais, Annecy (Hte-Savoie).

Prix de ce numéro :

Suisse : 3 fr. suisses.

France : 200 fr. français.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Septième Année N° 3

LE MONDE RELIGIEUX

Die Religiöse Welt - Il Mondo Religioso
The Religious World

EDITIONS D'HISTOIRE MODERNE DES RELIGIONS
PARAISANT TOUS LES 3 MOIS

TOME XXIV

LE PARDON

Die Versöhnung - Ar Pardon

The Forgiveness - De Vergiffenis

Il Perdono



IMPRIMERIE DE CHAMPAGNE
CHAUMONT

SEPTEMBRE 1948





Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2021

COLLABORATEURS — MITARBEITER — COLLABORATORI :

Edmond Rochedieu, professeur de psychologie religieuse, Université de Genève ; Henri Germond, chargé du cours d'Histoire des Religions, Université de Lausanne ; Dr. Hans-Joachim Schoeps israelistischer Theologe, Schweden ; G. Kolemene, membre de l'Eglise catholique-orthodoxe d'Orient, Vevey ; G. Grellet, membre de l'Eglise catholique-romaine, professeur à Lausanne ; F. Middleton, révérend de l'Eglise anglicane, Lausanne ; Ch. Brutsch, pasteur, Genève ; Dr. Anna Kamensky, professeur d'Histoire comparée des religions, Université de Genève ; Henri Nicod, missionnaire, Cameroun ; Jakob Taubes, stud. phil., Zürich ; L. Gauthier, curé catholique-chrétien, Gd. Lancy (Genève) ; Kasemzadeh Iranschaehr, persischer Schriftsteller, Degersheim (St. Gallen) ; H. Graber, Pfarrer, Zürich ; Simon Ascher, Dir. de l'Institut israélite, Bex (Vaud) ; Pfarrer Meyer, alt-katholische Kirche, Olten ; Alexandre Lavanchy, pasteur, Cathédrale de Lausanne ; Rud. Gröb, Pfarrer, Direktor der schweiz, epileptischen Anstalt, Zürich ; Franz Leenhardt, professeur de N. T. à l'Université de Genève ; L. Rothschild, Rabbiner (Saint-Gallen) ; Pfarrer Bauen, Bern ; Arnoldo Betellini, Presidente di Civitas Nova, Lugano (Ticino) ; pasteur Schorer, St-Pierre, Genève ; Ludwig Köhler, Professor von A.T., Universität Zürich ; Roger Sauty, pasteur français, St-Gall ; Prince Aga Khan, Islam ; pastore Panza de Maria, Losanna ; Révérend Albert Sassi, Eglise catholique libre, Genève ; Dr. Eugen Kullmann, Basel ; Dr. Ed. Platzhon-Lejeune, Territet (Vaud) ; Hermann Witschi, Missionsinspector, Basel ; Aaron Schulmann, rabbin, Paris, Pfarrer Bellib, christ-katholische Kirche, St-Imier (Berner Jura) ; Dr. Paolo Grassi, pastore, Brusio (Grigioni) ; Dr. Kratzenstein, israël, Religionslehrer, Zürich ; J.-B. Couzi, prêtre catholique - chrétien, la Chaux-de-Fonds (Neuchâtel) ; B. de Spengler, membre de l'Eglise russe, Lausanne ; Julien Erni, pasteur, Cormoret (Jura bernois) ; Eugène Ferrari, pasteur, rédacteur du « Semeur Vaudois », Lausanne ; John Gaillard, professeur honoraire, Université de Genève ; Frédéric Gilliard, architecte, Lausanne ; Gottlieb Wyss, Denkmalpfleger der Schweiz, christ-katholischen Kirche, Neue Welt bei Basel ; Marc Tzala, architecte, Genève ; Maurice Zermatten, homme de lettres, Sion ; pasteur Markwalder, Pontarlier, Doubs, France ; pasteur Marcauche, Besançon, Doubs, France ; Aline Giroud, ex-directrice de l'Ecole sociale de Paris ; Emile Golay, ancien recteur et professeur d'A.T., Université de Lausanne ; William Goy, professeur d'A. T., Faculté libre de Théologie, Lausanne ; Jean-Henri Graz, Directeur du Secrétariat de l'Enfance, Lausanne ; Hans Gut, Pfarrer, St-Gallen, Dr. Max Haller, Professor des A. T., Universität Bern ; André Bouvier, Président suisse de l'Alliance

pour l'Amitié internationale par les Eglises et pasteur à Genève ; F. Hepner, israël, Historiker, Zürich ; Dr. Küry, Bischof der christ-katholischen Kirche der Schweiz, Bern ; Chanan Lehrmann, professeur de philosophie judéo-arabe, Université de Lausanne ; Dr. Auguste Lemaitre, professeur de dogmatique, faculté de Théologie de l'Université de Genève ; Dr. Messinger, Rabbiner, Bern ; Louis Meylan, professeur de pédagogie, Université de Lausanne ; Jean Rusillon, Secrétaire de la Mission de Paris, Genève ; Dr. Taubes, Rabbiner Zürich ; Ed. Urech, pasteur, la Chaux-de-Fonds (Neuchâtel) ; Constantin Valiadis, archimandrite de l'Eglise orthodoxe grecque, Lausanne ; E. von Hoff, professeur d'Histoire des Religions à l'Université de Neuchâtel ; Pierre Julliard, pasteur, Lausanne ; W. Rusterholz, pasteur, Président de la Société vaudoise de Théologie ; pasteur Parel, Serrières-Neuchâtel ; Pfarrer Stoll, deutsche Gemeinde, Lausanne ; Dr. Louis Perriraz, ancien pasteur et chargé de cours à l'Université de Lausanne, à Renens (Vaud) ; William Genton, ancien pasteur, Lausanne ; Ch. Freundler, pasteur, Lausanne ; Louis Perregaux, pasteur, la Chaux-de-Fonds (Neuchâtel) ; Chs. Luginbuhl, pasteur, la Chaux-de-Fonds (Neuchâtel) ; H. Haldimann, pasteur, la Chaux-de-Fonds (Neuchâtel) ; pasteur Senft, la Chaux-de-Fonds (Neuchâtel) ; M. de Riaz, membre de la Société de Philosophie, Chéserez (Vaud) ; Pfarrer Burri, Bern ; Pfarrer Hans Frick, Zürich ; Dr. Adolphe Keller, Mouvement œcuménique, Genève ; pasteur Bonnard, Secrétaire de l'Eglise libre vaudoise ; Pfarrer Zollinger, Winterthur (Zürich) ; Pfarrer Nigg, Privat-Dozent an der Theologischen Fakultät, Universität Zürich ; pasteur Pierre Secrétan, Lausanne-Bellevaux ; pasteur Hausmann, Moudon (Vaud) ; pasteur Altermatten, Tavannes (Jura bernois) ; Alice-Suzanne Albrecht, Schriftstellerin, Lugano (Tessin) ; Dr. Wartenweiler, Frauenfeld (Thurgau) ; pasteur Dubois, les Verrières (Neuchâtel) ; M. Corswant, professeur d'Histoire des Religions, Université de Neuchâtel ; Pfarrer Lüthi, Neuenstadt (Bern) ; Dr. Bietenhard, Gümlingen (Bern) ; Dr. Giovanni Luzzi, traduttore della Bibbia dall'originale, Poschiavo (Grigioni) ; Dr. Bloch, Vevey (Vaud) ; Karl Thieme, Professeur, Lœufelfingen (Baselland) ; Dr. Adolphe Ferrière, docteur en sociologie, Lausanne La Sallaz ; Henri-Louis Henriod, Secrétaire général de l'Amitié internationale par les Eglises, Genève ; pasteur Dessemontet, Lausanne ; Pfarrer Rentz, Rothau (Bas-Rhin) France ; pasteur Roland de Pury, Lyon, France ; Aimé Pallière, rabbin adjoint à la Synagogue libérale de Paris ; Dr. Hans Klee, Genève ; Dr. Oscar Cullmann, professeur aux Universités de Bâle et Strasbourg ; le Père Samson, Paris ; le Père Gane, professeur de théologie catholique, Lyon ; F. Grellet, pasteur, Chexbres (Vaud) ; professeur

Jean-Daniel Benoit, Université de Strasbourg ; pasteur Georges Marchal, Foyer de l'Ame, Paris ; Henry Dartigue, pasteur à Remiremont (Vosges) ; G. Bouttier, pasteur à Schirmeck (Bas-Rhin) ; E. Lauriol, pasteur à l'Oratoire du Louvre, Paris ; Georges Bronner, pasteur, Inspecteur ecclésiastique, Colmar ; Gonzague de Reynold, professeur à l'Université, Fribourg ; Pfarrer Dr. Buri, Tâuffelen (Bern) ; Dr. Robbins, Professeur of the University, Chicago ; Josué Jéhouda, directeur de la Revue juive de Genève ; professeur Zander (Eglise orthodoxe), Paris ; professeur van Holk, Université de Leiden (Holland) ; Rev. Dr. Nicol Cross, Principal, Manchester College, Oxford ; Dr. Werner, professeur von Systematik, Universität, Bern ; Dr. Lathrop, New-York ; pasteur Cabanis, Mâcon (Sâone-et-Loire) ; professore Pioli, Milano ; Dr. Novak, évêque de l'Eglise nationale tchèque, Prague ; Dr. Faber, Schiedam (Holland) ; Rev. Joseph Ferencz, Budapest ; Dr. Pfarrer Langhoff, Langenthal (Bern) ; Dr. Bleeker, professeur d'Histoire des Religions (Holland) ; André Chédel, spécialiste des religions orientales, Le Locle (Suisse) ; Père Maydieu, rédacteur de « Vie Intellectuelle », Paris ; Pfarrer Werner Schmid, Basel ; Pfarrer Joss, Basel ; H. Messinger, alt Prediger, Bern ; Abbé Le Floc'h, St-Brieuc (France) ; M. Basil Yates, London ; Un. Ferd. Kraft, pasteur, directeur du Bureau Central d'Assistance, Lausanne ; Pastore Mielle, des Vallées Vaudoises, Reverend, Lausanne.

Introduction

Notre cahier sur le Pardon se compose de trois études : l'une, sur la Fête de Kippour des Juifs, due à la plume de M. Messinger, ancien prédicateur de la Synagogue de Berne ; la seconde, de M. l'abbé Le Flo'h, aumônier des lycées de St-Brieuc ; la troisième, qu'a écrite M. Basil Yates, sur l'expérience du pardon dans le Réarmement moral.

Le Yôm Kippour tombe sur le 10 Tischri, neuf jours après le Nouvel-An israélite. C'est une fête d'automne : en 1948, elle s'est célébrée les 12-13 octobre. Car les jours du calendrier juif commencent au coucher du soleil. C'est le jour du Grand Pardon, accompagné d'un jeûne, de 24 heures également, qui est le signe extérieur de la repentance. Les fidèles pieux sont vêtus de blanc — symbole de la pureté et vêtement de leurs funérailles, qui rappelle la fragilité de la vie.

Toute la journée se passe à la Synagogue en un service liturgique. La cérémonie est encadrée de très belle musique sacrée : le Kol Nidre et la Neïla. Les passages bibliques qu'on y lit sont, entre autres, le chapitre LVIII d'Esaïe, sur le jeûne véritable et le problème Jonas.

Quiconque se repent sincèrement de ses péchés reçoit le par-

don divin. Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut d'abord pardonner à ses frères, tout refus en ce domaine empêchant de recevoir la grâce d'En Haut. Cette affirmation religieuse permet à nous, chrétiens, de comprendre l'origine de ce verset du Sermon sur la Montagne : « Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » (Matthieu VI 14).

M. Messinger considère la fête de Kippour comme ayant une origine mosaïque. Ce serait précisément le 10 Tischi que Moïse aurait demandé à Dieu pardon pour l'offense de son peuple, quand il avait adoré le Veau d'or. Il déclare qu'une seule fois dans l'Histoire d'Israël ce jour aurait été transformé en solennité joyeuse, lorsque Salomon, précisément à cette date, dédia le Temple à l'Eternel. Quant à nous, nous croyons que cette cérémonie sacrée date du retour de l'Exil, le Lévitique, seul livre qui la mentionne, appartenant au Code Sacerdotal, partie du Pentateuque qui a été rapportée de Babylone postérieurement à l'édit de Cyrus.

En terminant, nous tenons à souligner le caractère de perpétuité du Grand Pardon, inscrit dans la loi. Voilà qui doit faire réfléchir certains chrétiens, qui considèrent le Judaïsme comme ayant perdu sa raison d'être. L'Ancien Testament, s'il ne forme pas un bloc, constitue cependant une unité. Il est donc difficile d'admettre que, selon la pensée de ses auteurs (dont de nombreux membres de nos Eglises veulent faire des chrétiens avant la lettre), cette religion à fêtes perpétuelles aurait dû cesser d'exister à partir de notre ère.

Les Pardons sont une vieille coutume bretonne. Les uns

sont devenus des manifestations folkloriques à l'intention des étrangers : ils ont perdu de ce fait leur valeur religieuse. Mais il y en a d'autres, moins courus, que M. l'abbé Le Floc'h analyse dans leur essence profonde.

Nous avons lu quelque part que leur origine serait à rechercher dans le Yôm Kippour. Notre auteur ne le déclare pas, mais il ne combat pas non plus cette opinion. On « pardonne » pour obtenir une grâce. Et pour l'obtenir, il faut d'abord se purifier de ses péchés. « C'est de ces pardons de Pénitence que le Pardon tire son nom ».

L'essentiel des Pardons, ce sont les processions. Les plus vivantes sont celles qui ont lieu au déclin du jour : elles sont empreintes d'une grande paix divine. Telles d'entre elles suivent exactement les limites de l'établissement du fondateur de la paroisse. A tel point que celle de Locroman a un circuit si pénible, qu'on ne la fait intégralement que tous les sept ans. On tient à renouer avec ses ancêtres spirituels, les émigrants celtes fondateurs des paroisses bretonnes. Les processions se déroulent, racontant leur Histoire. Et l'on cherche à s'approprier toutes les grâces obtenues dans leurs sanctuaires au cours des âges. Aussi, pour les obtenir, commence-t-on par demander au prêtre son absolution.

Cette absolution était jadis réservée à l'Evêque ou au prêtre auquel il avait délégué ses pouvoirs. Car les péchés ne sont pas commis à l'égard de Dieu seul, mais aussi du Corps de Christ, que constitue l'Eglise de tous les temps. C'est la raison pour laquelle seul l'Evêque, représentant de l'Eglise dans sa totalité, avait le droit de donner l'absolution

lors de ces solennités : car c'est à l'Eglise tout entière, après Dieu, que l'on doit demander pardon !

M. l'abbé Le Floch, bretonnant qui lutte pour l'autonomie culturelle de sa province, nous a remis son exposé en français et en breton.

Le groupe d'Oxford est une création de notre siècle. Il s'adresse à tous, sans distinction de confessions et de religions. On y vient approfondir sa foi. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, sous le nom de Réarmement moral, il poursuit sa marche ascendante. Il a créé à Caux-sur-Montreux, en Suisse, le « Mountain House » où ont lieu tout l'été des rencontres d'hommes de nations et de classes différentes, qui cherchent à jeter des ponts sur tout ce qui les divise. Notre troisième collaborateur, M. Basil Yates, est membre de ce mouvement.

Dans son étude, il cherche à montrer comment toute la vie spirituelle est liée au problème du pardon : pardon avec Dieu, d'abord — et pardon avec les hommes, nos frères. ensuite. Il cite l'expérience du Dr. Frank Buchmann, fondateur des groupes. Il les a créés à la suite d'un sentiment de culpabilité qui l'a saisi, quand — ayant quitté l'œuvre qu'il dirigeait en Amérique en mauvais termes avec son comité — il est arrivé dans une petite paroisse anglaise, où un prédicateur-femme parlait du pardon. Saisi par ce que ce message avait de personnel pour lui, il écrivit aussitôt aux membres de son ancien comité américain pour leur demander individuellement pardon.

L'auteur cite ensuite l'opinion d'une série d'hommes jouant

un rôle dans la politique mondiale et qui ont trouvé à Caux les lignes directrices leur permettant d'envisager la solution de leurs difficultés avec leurs adversaires.

Puis il donne les quatre conditions à remplir pour que le pardon soit possible : le fait d'admettre sa nécessité ; la repentance ; la foi ; et l'obéissance. Pour notre collaborateur, on le voit, il ne s'agit pas d'une formalité dans une prière aussi brève que possible. Il démontre comment un pardon qui n'a pas été demandé peut entraver nos relations avec Dieu. Il affirme que le pardon digne de ce nom doit comporter la réparation des torts commis. Ce qui implique que, si désaccord il y a eu, il serait trop facile que chacun, des adversaires se contentât de dire à Dieu qu'il pardonne à l'autre : il faut encore que chacun aille lui-même demander pardon à celui qu'il a offensé.

M. Basil Yates est protestant. Nous ne saurions assez le féliciter d'insister sur un sentiment chrétien reconnu « en théorie » par tous les membres de nos Eglises, mais si peu souvent mis en pratique. Car nous ne pouvons appeler pardon véritable des manières de faire qui n'ont pas pour conséquence le retour à la situation qui a précédé le désaccord. Cela semble devoir couler de source : il est d'autant plus pénible de rencontrer des personnes ayant des responsabilités religieuses, agissant comme si ils ne le comprenaient pas !

Pourquoi ne pas créer à l'occasion du Jeûne Fédéral, que tout notre pays célèbre le 3^e dimanche de septembre, une coutume spirituelle semblable à celle des Israélites à Yôm

*Kippour et aux sentiments qui président aux Pardons bre-
rons, à savoir que ceux qui ont eu quelque désaccord pen-
dant l'année, se tendent fraternellement la main ?*

Théophile GRIN, pasteur.

Einleitung

Unser Heft über die Vergebung setzt sich aus drei Studien zusammen : die eine über das jüdische Kippur-Fest von Herrn Messinger, ehemaliger Prediger der Synagoge zu Bern; die zweite von Herrn Pfarrer Le Floch, Aumônier der Gymnasien von St. Brieuc ; die dritte, von Herrn Basil Yates verfasst, über die Erfahrung der Vergebung in der moralischen Aufrüstung.

Der Yôm Kippur fällt auf den 10. Tischri, neun Tage nach dem israelitischen Neujahr. Es ist ein Herbstfest : im Jahre 1948 wurde es am 12. und 13. Oktober gefeiert, denn die Tage des jüdischen Kalenders beginnen beim Sonnenuntergang. Dies ist der Tag der grossen Versöhnung, den auch ein vierundzwanzig-stündiges Fasten, als äusseres Zeichen der Busse begleitet. Die frommen Gläubigen sind mit weissen Kleidern angetan, ein Sinnbild der Reinheit und zugleich das Kleid ihrer Bestattungen, das an die Vergänglichkeit des Lebens erinnern soll.

Der ganze Tag wird in der Synagoge mit einem liturgischen Gottesdienst verbracht. Die ganze Zeremonie wird von sehr schöner geistlicher Musik umrahmt : der Kol Nidre und die Neïla. Die biblischen Texte, die verlesen werden, sind u.

a. Jesaja 53, Betrachtungen über wahrhaftiges Fasten und der Prophet Jona.

Wer nur immer seine Sünden ernsthaft bereut, empfängt die göttliche Vergebung. Aber, damit dem so ist, muss zuerst den Brüdern vergeben werden, denn jegliche Verweigerung auf diesem Gebiet entzieht die Gnade von Oben. Diese Stellungnahme gestattet uns Christen, den Ursprung dieser Verse aus der Bergpredigt zu verstehen : « Wo ihr den Menschen ihre Fehler nicht vergebet, so wird euch euer himmlischer Vater eure Fehler auch nicht vergeben ». (Matthäus 6. 15).

Nach der Auffassung von Herrn Messinger ist das Kippur-Fest mosaïschen Ursprungs. Es wäre genau am 10 Tischri, dass Moses Gott um Vergebung der Sünden seines Volkes gebeten hätte, als es das goldene Kalb angebetet hatte. Er erklärt, dass ein einziges Mal in der israelitischen Geschichte dieser Tag in eine fröhliche Feierlichkeit umgewandelt worden sei, nämlich als Salomo, genau an diesem Datum, den Tempel dem Herrn weihte. Was uns betrifft, so glauben wir, dass diese heilige Zeremonie von der Rückkehr aus dem Exil datiert, denn der Leviticus, das einzige Buch, das sie erwähnt, gehört zum Priesterkodex, dem Teil des Pentateuchs, der nach dem Edikt des Cyrus aus Babylonien zurückgebracht wurde.

Zum Schluss möchten wir die Unvergänglichkeit der grossen Versöhnung unterstreichen, die im Gesetz enthalten ist. Das sollte verschiedene Christen nachdenklich stimmen, die der Meinung sind, der Judaismus habe seine Existenzberechtigung eingebüsst. Es ist demnach schwierig anzunehmen,

dass nach der Absicht ihrer Stifter (aus welchen zahlreiche Glieder unserer Kirchen vorzeitige Christen machen möchten), diese Religion mit fortwährenden Festen von unserm Zeitalter an hätte aufhören sollen.

Die « Pardons » sind ein alter bretonischer Brauch. Die einen sind grossartige Volkskundgebungen für die Fremden geworden : Sie haben dadurch ihren religiösen Wert verloren. Aber es gibt noch andere, weniger bekannte, die Herr Pfarrer Le Flo'h in ihrem tiefen Wesen untersucht.

Irgenwo haben wir gelesen, dass ihr Ursprung im Yôm Kippur zu suchen sei. Unser Verfasser besteht nicht darauf ; aber er bestreitet auch nicht diese Auffassung. Man « vergibt », um Gnade zu empfangen. Und um sie zu empfangen, muss man sich zuerst von seinen Sünden reinigen. « C'est de ces pardons de Pénitence que le pardon tire son nom ».

Das Wesen der Pardons sind nicht die Prozessionen. Die lebendigsten fallen mit der Tagesneige zusammen : Göttlicher Friede verklärt sie. Einige unter ihnen folgen genau den Grenzen, die der Gründer der Kirchgemeinde festgesetzt hatte. Das geht so weit, dass diejenige von Lacroman, infolge ihres äusserts mühsamen Umfangs, nur alle sieben Jahre völlig begangen werden kann. Man hält an der Verbundenheit mit den geistlichen Vorfahren, den keltischen Gründern der bretonischen Gemeinden. Im Verlauf der Prozessionen wird ihre Geschichte erzählt. Und man versucht, sich alle Gnadengüter anzueignen, die ihre Heiligtümer im Laufe der Zeit empfangen haben. Auch, um sie zu empfangen, beginnt man, den Priester um seine Absolution zu bitten.

Diese Absolution war einst für den Bischof reserviert oder für den Priester, dem er seine Vollmachten verliehen hatte. Denn diese Sünden sind nicht allein gegen Gott begangen worden, sondern auch gegen den Leib Christi, den die Kirche aller Zeiten bildet. Aus diesem Grunde hatte allein der Bischof, als Vertreter der Gesamtkirche, das Recht, bei diesen Feierlichkeiten die Absolution zu erteilen : Denn man muss die gesamte Kirche, nach Gott, um Vergebung bitten.

Her Pfarrer Le Floc'h, ein überzeugter Bretone, der für die kulturelle Unabhängigkeit seiner Provinz kämpft, hat uns seinen Aufsatz in bretonischer und französischer Sprache zugestellt.

Die Oxfordgruppe ist in unserem Jahrhundert entstanden. Sie richtet sich an alle, ohne Unterschied der Religionen und Konfessionen. Sie will der Vertiefung des Glaubens dienen. Seit dem zweiten Weltkrieg schreitet sie unter dem Namen der moralischen Aufrüstung tapfer vorwärts. Sie hat in Caux, oberhalb Montreux, das « Mountain House » gegründet, wo sich während des ganzen Sommers Menschen verschiedener Nationen und Klassen begegnen, Brücken über alles Trennende zu bauen. Unser dritter Mitarbeiter, Herr Basil Yates, ist Mitglied dieser Bewegung.

In seiner Untersuchung, versucht er aufzuzeigen, wie das ganze geistliche Leben mit dem Problem der Versöhnung verbunden ist : zuerst Versöhnung mit Gott und hernach Versöhnung mit den Menschen, unsern Brüdern. Er führt die Erfahrungen von Dr. Frank Buchmann, dem Gründer der Gruppen an. Er durfte sie infolge eines Schuldgefühles machen, das

ihn ergriffen hatte, als er — nachdem er das Werk, das er in Amerika geleitet hatte, in schlechtem Einvernehmen mit seinem Komitee verlassen hatte — in einer kleinen englischen Gemeinde angekommen war, wo er eine Predigerin von der Vergebung reden hörte. Durch den persönlichen Ton dieser Botschaft tief bewegt, bat er sogleich die Mitglieder seines ehemaligen amerikanischen Komitees schriftlich um Verzeihung.

Der Verfasser erwähnt nachher die Meinung einer Reihe von Männern, die in der Weltpolitik eine Rolle spielen und in Caux die Richtlinien zur Beseitigung ihrer Schwierigkeiten mit ihren Gegnern gefunden haben.

Sodann weist er auf die vier Bedingungen hin, die erfüllt werden müssen, damit die Vergebung möglich wird : in Tat und Wahrheit ihre Notwendigkeit anerkennen ; die Busse ; der Glaube ; der Gehorsam. Wie man sieht, handelt es sich für unsern Mitarbeiter nicht um eine Formalität in einem möglichst kurzen Gebet. Er weist nach, in welcher Weise eine Vergebung, die nicht erbeten wurde, unsere Beziehungen zu Gott beeinträchtigen kann. Er betont, dass die Vergebung, die dieses Namens würdig ist, die Wiedergutmachung der begangenen Fehler in sich schliesst. Wenn ein Zwist besteht, würde es jedem Gegner zu leicht fallen, Gott zu sagen, er vergebe dem andern : Jeder muss selbst den Menschen um Verzeihung bitten, den er beleidigt hat.

Herr Basil Yates ist Protestant. Wir anerkennen den Nachdruck, den er auf ein christliches Gefühl legt, das alle Glieder der Kirche gelten lassen, aber so selten in die Tat umgesetzt

wird. Denn Handlungsweisen die keine Rückkehr zur vor dem Zwist bestehenden Lage nach sich ziehen, dürfen nicht mit dem Namen Vergebung bezeichnet werden. Das scheint aus der Quelle fließen zu müssen : Es ist umso bemühender, Menschen an verantwortungsvollen, kirchlichen Stellen zu begegnen, die so handeln, als ob sie das nicht verstünden.

Warum schaffen wir nicht am Betttag, den unser ganzes Land am dritten Septembersonntag feiert, einen religiösen Brauch, der dem israelitischen Yôm Kippur und auch den, bei den bretonischen Pardons, vorherrschenden Gefühlen ähnlich wäre, nämlich dass alle, die während des Jahres irgend einen Zwist hatten, sich brüderlich die Hände reichten ?

Théophile GRIN, pasteur.
(Von Pfarrer Stoll übersetzt)

Introduction

Our issue on 'Forgiveness' consists of three studies : the first on the Jewish Festival, 'Yom Kippur' — the Day of Atonement — by M. Messinger, the long-established preacher at the Synagogue of Berne; the second by M. l'abbé Le Flo'h, chaplain to the schools of St. Brieux ; the third, by Mr Basil Yates, on the Experience of forgiveness in the Moral Re-armament Movement.

The 'Yom Kippur' falls on the 10th Tischri, nine days after the Jewish New Year. It is an Autumn Festival ; in 1948 it was celebrated on the 12-13 October. (according to Jewish reckoning each new day begins at Sunset). It is the day of Divine Forgiveness & is accompanied by a fast — the outward sign of repentance. The faithful are dressed in white — symbol of purity & funeral dress, a fact which recalls the transience of life.

The whole day is passed at the Synagogue in a liturgical service ; beautiful, sacred music characterises the ceremony — the 'Kol Nedrei' & the 'Neï'la'. Among other passages of Scripture, the 58th Chapter of Isaiah (on true fasting) & the book of Jonah are read.

Whosoever repents sincerely of his sins receives divine forgiveness, PROVIDED that, first of all, he himself forgives

his brethren. Refusal to do this prevents the reception of Grace from on High. This religious principle should help us Christians to understand the origin of the verse from the Sermon on the Mount — 'If ye forgive not men their trespasses, neither will your Father forgive your trespasses' (Mth. VI 15).

M. Messinger believes that the Festival of Kippur has a Mosaic origin. It would be precisely the 10th Tischri that Moses implored God to pardon the sin of his people when they worshipped the Golden Calf. He declares that only once in the history of Israel could this day have been transformed into a day of joyous solemnity — when Solomon, on this very day, dedicated the Temple to the Lord.

We on the other hand believe that this sacred rite dates from the return from the Exile. Leviticus, the only book that mentions it, belongs to the Priestly Code — that part of the Pentateuch that was brought from Babylon after the Edict of Cyrus.

In conclusion, we are anxious to stress the changeless nature of the Divine Forgiveness as written in the Torah. This is something which should make those Christians who consider Judaism to have lost its 'raison d'être', to reflect. If the Old Testament does not form a 'bloc', it is nevertheless a unity. It is therefore difficult to admit with these writers, that this religion, with its unchanging rites, should have ceased to exist & should have passed away in our era.

The 'Pardons' — or indulgences — are an old Breton institution. Some persist merely as 'folklore' for the amusement

of visitors ; they have lost that which constituted their religious value. But there are others, less popular, which M. l'abbé Le Flo'h examines in their deep essential meaning.

We have read somewhere that their origin should be sought for in the Yom Kippur. M. l'Abbe does not assert this but no more does he combat the opinion. One forgives in order to obtain a grace, & to that end, it is first of all necessary to purify oneself of one's sins. « It is from these 'pardons', rooted in Penitence, that the Divine Pardon gets its name ».

The Processions are the essential feature of the Pardons; the most striking are those which take place at the close of the day ; they are stamped with great, divine Peace. Certain of them follow exactly the boundaries established by the founder of the parish. At a certain point, as that of Locro-man, there is a circuit so painful that it is made completely only every seven years. Men endeavour to re-establish relations with their spiritual ancestors — the emigrant, celtic founders of the Breton Parishes. Recounting their history, the Processions wind along : those taking part seek to appropriate to themselves all the graces obtained in their sanctuaries in the course of the ages. And in order to obtain them, they, first, ask for absolution from the priest.

Formerly, this absolution was given only by the Bishop, or by a priest to whom he had delegated his powers. For sins are not committed in the sight of God only, but also against the Body of Christ which, at all times, the Church is. It is for this reason that the Bishop alone, as representative of the

Church in its wholeness, has the right to give absolution during these solemnities, for it is of the Church, entire, that one must ask pardon.

M. l'Abbé Le Floch, a Breton who contends for the cultural autonomy of his province, has given us his study in French & Breton.

The 'Oxford Group' is a creation of our century ; it addresses itself to all, irrespective of confessions & religions. Men come to it to deepen their faith. Since the end of the Second World War it has made headway under the name of Moral Re-armament. At Caux, near Montreux, Switzerland, has come into existence the 'Mountain House' where, throughout the Summer, are held meetings of men of different nationalities & classes, whose desire is to heal their divisions. Our third collaborator, Mr Basil Yates, is a member of this movement.

In his study, he seeks to show how the whole spiritual life of man is bound up with the problem of forgiveness : the forgiveness of God, first of all ; & then, the forgiveness of men, our brethren. He cites the experience of Dr Frank Buchmann, founder of the groups. He (Mr Buchmann) founded them following a conviction of guilt which took possession of him when, having given up his work in America on bad terms with his church Committee, he came to a small English Parish Church where a women preacher was speaking of Forgiveness. Grippled by what her message meant for him personally, he immediately wrote to the members of his old Committee & asked forgiveness of them individually.

The author quotes further the opinion of a number of men, influential in the political world, who have found at Caux direct guidance leading them to see plainly the solution of their differences with their opponents.

Then he gives the four conditions which are to be fulfilled for the experience of forgiveness to be possible : the admission of the need for it ; repentance ; faith ; & obedience. It is obvious that for our collaborator, pardon is not merely a matter of saying a prayer as brief as possible ! He demonstrates how forgiveness which has not been asked for, can disrupt our relationship with God. He affirms that Forgiveness to be worthy of its name, must involve reparation for wrongs done. This implies that, if there has been contentious disagreement, for each of the parties to it merely to consent to ask God to pardon the other, is just too easy ! It is necessary that each go, himself, to ask pardon of the other whom he has wronged.

Mr Basil Yates is a Protestant. We do not know how to thank him adequately for so insisting on a Christian principle, wellknown in theory by all members of the Churches, but so rarely acted upon in practice. We cannot call those ways of dealing which have not as their consequence a return to the situation which preceded the contentious disagreement, true pardon. That would seem to be an elementary truth ; it is therefore so much the more painful to meet persons having religious responsibilities who act AS IF they did not understand it :

Why not form, — on the occasion of the Jeûne Fédéral,

which our country celebrates on the third Sunday of September, a religious practice like to that of the Israelites at Yom Kippur & similar in sentiment to the Breton 'pardons', to help those who have had some quarrel during the past year to engage in mutual forgiveness ?

Théophile GRIN, pasteur.

(Translated by Rev. K. H. Tyson)

Introduzione

Il nostro quaderno sul Perdono si compone di tre studi : l'uno sulla festa giudaica del Kippur, scritto dal sig. Messinger, già predicatore della Sinagoga di Berna ; il secondo del sig. abate Le Floc'h, cappellano dei licei di St-Brieuc ; il terzo del sig. Basil Yates, sull'esperienza del perdono nel Riarmo morale.

Lo Yôm Kippur si celebra il 10 Tiscri, nove giorni dopo il capo d'anno giudaico. È una festa autunnale : nel 1948 venne celebrata il 12-13 ottobre, perchè i giorni del calendario ebraico cominciano al tramonto del sole. È il giorno del Grande Perdono, accompagnato da un digiuno anch'esso di 24 ore, che è il segno esteriore del pentimento. I pii fedeli sono vestiti di bianco — simbolo di purezza, adoperato ugualmente come vestito pei funerali, a ricordare la fragilità della vita umana.

Si trascorre tutta la giornata in un servizio liturgico alla Sinagoga. La cerimonia è inquadrata da bellissima musica sacra : il Kol Nidre e la Neila. Tra i passi biblici che vengono letti vi sono il capitolo 58 di Isaia sul vero digiuno e il libro del profeta Giona.

Chiunque si pente sinceramente dei propri peccati riceve il perdono divino. Ma perchè ciò avvenga occorre perdonare prima ai propri fratelli poichè qualsiasi rifiuto in questo campo impedisce di ricevere la grazia dall' Alto. Quest' affermazione religiosa permette a noi cristiani di comprendere l'origine di questo passo del Sermone sul Monte : « Se non perdonate agli uomini, neanche il vostro Padre celeste vi perdonerà le vostre offese ». (Matteo VI 14).

Il sig. Messinger è del parere che la festa del Kippur abbia un' origine mosaica. Sarebbe appunto il 10 Tiscri che Mosè avrebbe chies to perdono a Dio per l'offesa del suo popolo quando aveva adorato il vitello d'oro. Egli afferma che una volta soltanto, nella Storia d'Israele, quel giorno sarebbe stato trasformato in solennità lieta allorquando Salomone — appunto in quella data — fece la dedicazione del Tempio all' Eterno. Noi riteniamo invece che tale cerimonia sacra dati dal ritorno dall' Esilio poichè il Levitico — solo libro che ne parli — appartiene al Codice Sacerdotale : parte del Pentateuco riportata da Babilonia posteriormente all' Editto di Ciro.

Desideriamo ancora mettere in rilievo il carattere di perennità del Grande Perdono, iscritto nella Legge. Questa osservazione deve far riflettere certi cristiani i quali considerano il Guidaismo come qualche cosa che ha perso la sua ragion d'essere. Se l'Antico Testamento non forma un blocco, esso costituisce però una unità. È dunque difficile ammettere che — nel pensiero dei suoi autori (di cui parecchi membri delle nostre Chiese vogliono fare dei cristiani prima di Christo) —

questa religione con delle feste perenni abbia dovuto cessare di esistere a partire dall' era nostra cristiana.

I Perdoni costituiscono una vecchia consuetudine brettone. Gli uni sono diventati delle manifestazioni folkloristiche ad uso dei forestieri : hanno perduto, di conseguenza, il loro valore religioso. Ma ve ne sono altri che attirano meno gente e che l'abate Le Floc'h analizza nella loro essenza profonda.

Abbiamo letto, non sappiamo dove, che la loro origine sarebbe da ricercarsi nello Yôm Kippur. Il nostro autore non lo afferma, ma neppure si oppone a questa opinione. Si frequenta un « perdono » per ottenere una grazia. Per ottenerla occorre prima purificarsi dei propri peccati. « È da questi perdoni di penitenza che il Perdono trae il suo nome ».

L'essenziale dei Perdoni sono le processioni. Le più fervide si svolgono verso sera : sono improntate ad una grande pace divina. Alcune di esse seguono con esattezza i limiti del luogo dove s'era stabilito il fondatore della parrocchia. A un punto tale che la processione di Locroman ha un percorso così disagiata che la si compie per intero soltanto una volta o gri sette anni. Si cerca di reprendere contatto coi propri antenati spirituali: gli emigranti celti fondatori delle parrocchie bretoni. Le processioni si svolgono raccontando la loro storia. E si cerca di appropriarsi tutte le grazie ottenute nel corso dei secoli nei loro santuari. Quindi, per ottenerle, s'incomincia col chiedere al sacerdote l'assoluzione.

Questa assoluzione era anticamente riservata al Vescovo oppure al sacerdote al quale questo aveva delegato i propri poteri. Poichè i peccati non sono commessi nei riguardi di

Dio soltanto, ma anche nei riguardi del Corpo di Christo, costituito dalla Chiesa d'ogni tempo. E questo il motivo in forza del quale il Vescovo soltanto, rappresentante della totalità della Chiesa, aveva il diritto di assolvere nel corso di quelle solennità : perchè, dopo Dio, è alla Chiesa intera che si deve chiedere perdono.

Poichè l'abate Le Floc'h segue il movimento brettone che lotta per ottenere l'autonomia culturale della sua regione, egli ha scritto il suo esposto in francese e in brettone.

Il gruppo d'Oxford è una creazione del nostro secolo. Si rivolge a tutti, senza distinzione di denominazione e di religione. Vi si partecipa per approfondire la propria fede. Dopo la fine della seconda guerra mondiale, sotto il nome di Riar-mo morale, prosegue la sua marcia in avanti. Questo movimento ha organizzato a Caux sopra Montreux, in Svizzera la « Mountain House » dove, nel corso dell'intera estate, avvengono degli incontri di uomini di varie nazioni e di classi diverse i quali cercano di lanciare dei ponti sopra tutto ciò che li separa. Il nostro terzo collaboratore, sig, Basil Yates, appartiene a questa tendenza.

Nel suo studio, egli si sforza di far vedere come l'intera vita spirituale sia legata al problema del perdono : con Dio anzitutto e con gli uomini, nostri fratelli, inseguito. Egli cita l'esperienza del Dr. Franck Buchmann, fondatore dei Gruppi. Li ha creati in conseguenza d'un sentimento di colpevolezza che lo ha afferrato allorquando — avendo lasciato l'opera da lui diretta in America in seguito a dissensi col proprio Comitato — egli è giunto in una piccola parrocchia inglese dove una

donna-predicatrice parlava del perdono. Colpito da quanto, in quel messaggio, v'era di « personale » per lui, il Buchmann scrisse immediatamente ai singoli membri del suo ex-comitato per chiedereloro individualmente perdono.

L'autore cita in seguito il parere di numerose personalità che hanno una parte notevole nella politica mondiale e che hanno trovato a Caux le direttive che li aiutano a trovare la soluzione delle loro divergenze coi loro avversari.

Quindi egli espone le quattro condizioni da soddisfare perchè il perdono sia possibile è cioè : il riconoscimento della necessità del perdono — il pentimento — la fede — l'obbedienza. Del nostro collaboratore non si tratta evidentemente, d'una formalità adempiuta mediante una preghierina quanto più breve sia possibile. Egli dimostra come un perdono che non sia stato richiesto possa intralciare i nostri rapporti con Dio. Egli afferma che il perdono meritevole di questo nome implica necessariamente la riparazione del torto commesso. Ciò significa che — se vi è stato un disaccordo — sarebbe troppo facile che ciascuno degli avversari si accontenti di dichiarare a Dio ch'egli è disposto a perdonare all'altro : occorre inoltre che ciascuno dei due vada effettivamente egli stesso a chiedere perdono a colui ch'egli ha offeso.

Il sig. Basil Yates è protestante. Non sapremmo abbastanza congratularci con lui per il fatto d'insistere com' egli fa sopra un sentimento cristiano riconosciuto bensì « in teoria » da tutti i membri delle nostre Chiese, ma così di rado messo in pratica. Poichè è non possibile chiamare « perdono » — vero perdono — quei modi di fare che non hanno per conseguenza

il ritorno a quella situazione che ha preceduto il disaccordo. Cio appare d'una evidenza assiomatica ! Tanto più è penoso d'incontrare delle persone che hanno delle responsabilità religiose e che agiscono come se non la comprendessero !

Perchè non creare in occasione del Digiuno Federale, che l'intero nostro paese celebra la 3^a domenica di settembre — una costumanza spirituale simile a quella degli Isaraeliti per la festa dello Yôm Kippur e simile altresì ai sentimenti che preciedono ai Perdoni bretoni, è cioè che tutti coloro i quali hanno avuto qualche dissenso nel corso dell' anno si tendano fraternamente la mano ?

Teofilo GRIN, pastore.

(Trad. italiana di pastore J.-Henry MEILLE)

Inleiding

Onze bundel over de Vergiffenis bevat drie studies : de eerste, die de Kippour-feesten der Joden behandelt, is van de hand van de heer Messinger, oud-prediker van de Synagoge te Bern ; de tweede werd geschreven door Pater Le Floc'h, verbonden aan de lycea van St. Briec, terwijl de derde afkomstig is van de heer Basil Yates en zich bezighoudt met de beleving van de vergiffenis in de beweging van de Morele Herbewapening.

Yôm Kippour valt op de 10de Tischri, negen dagen na het Israëlitisch Nieuwjaar. Het is een herfstfeest ; in 1948 werd het gevierd op 12-13 October (de dagen van de Joodsê kalender beginnen bij het vallen van de avond). Het is de Grote Verzoendag, vergezeld door een vasten, die eveneens 24 uur duurt en die het uiterlijk teken is van het berouw. De vrome gelovigen zijn gekleed in het wit, symbool der reinheid en tevens hun doodskleed, dat de broosheid van het leven in herinnering brengt.

De gehele dag wordt doorgebracht in de synagoge met een liturgische dienst. De plechtigheid wordt begeleid door zeer fraaie en heilige muziek : de Kol Nidra en de Neïla. De bijbelse teksten die men erbij leest zijn o. a. het 58ste hoofd-

stuk uit Jesaja over ret ware vasten en het boek van de profeet Jona.

Een ieder, die oprecht berouw heeft van zijn zonden ontvangt de Goddelijke vergiffenis. Maar om die te verkrijgen moet men eerst zijn broeders vergiffenis schenken, want elke weigering om dat te doen is een hindernis in de weg van Gods genade. Deze religieuze bevestiging schenkt ons, Christenen, de gelegenheid de oorsprong van dit vers uit de Bergrede te begrijpen : « Wan indien gij den menschen hunne misdaden niet vergeeft, zoo zal ook uw Vader uwe misdaden niet vergeven » (Mattheüs 6 : 14).

De heer Messinger gelooft, dat het Kippour-feest uit de tijd van Mozes stamt. Juist op de 10de Tischri namelijk zou Mozes aan God vergiffenis gevraagd hebben voor de zonde van zijn volk het gouden kalf aanbeden te hebben. Hij verklaart, dat slechts één maal in de geschiedenis van Israël deze dag veranderd zou zijn in een vrolijke plechtigheid, toen Salomo juist op die dag de tempel opdroeg aan God. Wij geloven evenwel, dat deze heilige plechtigheid eerst in zwang is gekomen na de terugkeer uit de Ballingschap, aangezien Leviticus, het enige boek dat haar noemt, behoort tot de priesterlijke Codex, dat deel van de Pentateuch, dat teruggebracht is uit Babylonië na het edict van Cyrus.

Tot besluit willen wij de nadruk leggen op het eeuwigheidskarakter van de Grote Verzoening, dat in de wet is vastgelegd. Dit moet bepaalde Christenen, die denken dat het Jodendom zijn reden van bestaan verloren heeft, wel tot nadenken stemmen. Het Oude Testament, zo het dan al niet

uit één stuk bestaat, vormt niettemin een eenheid. Het is daarom moeilijk vol te houden, dat in de gedachte van haar stichters (waarvan vele leden onzer kerken « voorchristelijke » Christenen willen maken) deze godsdienst met zijn regelmatig terugkerende feesten had moeten ophouden te bestaan aan het begin van onze jaartelling.

De « Pardons » zijn een oude Bretonse gewoonte. Sommige ervan zijn folklorische feesten geworden ten behoeve van de vreemdelingen en hebben daardoor hun religieuze waarde verloren. Maar er zijn andere, die minder bezocht worden en die Pater Le Flo'h in hun diepste betekenis analyseert.

Wij hebben ergens gelezen, dat hun oorsprong gezocht zou moeten worden in de Yôm Kippour. De auteur zegt het wel niet, maar hij bestrijdt deze mening evenmin. Men « schenkt vergiffenis » om een genade te verkrijgen. En om die te verkrijgen moet men zich eerst van zijn zonden reinigen. Zo is de naam « Pardon » (« Vergiffenis ») ontstaan.

De processies zijn wel het belangrijkste kenmerk van de « Pardons ». Zij, die plaats hebben bij het vallen van de avond, leven het sterkst in het volk en dragen het merkteken van een grote goddelijke vrede. Zij volgen precies de grenzen van de parochie, zoals die door haar stichter zijn vastgesteld, zodat bijvoorbeeld de processie van Locroman een zo moeilijke weg moet volgen, dat men haar slechts éénmaal in de zeven jaren in haar volle omvang kan houden. Men wil de banden met zijn geestelijke voorvaderen, de Keltische emigranten, stichters van de Bretonse parochies, opnieuw aan-

knopen. De processies spelen zich af, terwijl zij hun geschiedenis vertellen. En men probeert zich al de in de loop der eeuwen in hun heiligdommen verkregen gebdesverhoringen toe te eigenen. Om deze te verkrijgen, vraagt men dan ook eerst de absolutie aan den priester. Vroeger kon alleen de bisschop of zijn gevolmachtigde priester deze absolutie schenken, want de zonden worden niet alleen tegen God bedreven, maar ook tegen het Lichaam van Christus, dat de Kerk van alle tijden vormt. Daarom had alleen de bisschop, die de Kerk in haar geheel vertegenwoordigt, het recht om tijdens deze plechtigheden absolutie te geven, want na God moet men aan de gehele Kerk vergiffenis vragen !

Pastoor Le Floch, een Breton die voor de culturele autonomie van zijn provincie strijdt, overhandigde ons zijn uiteenzetting in het Frans en in het Bretons.

De Oxfordgroep is een voortbrengsel van onze eeuw en richt zich tot allen zonder onderscheid van geloofsbelijdenis of godsdienst. Men komt er om zijn geloof te verdiepen. Sinds het einde van de tweede wereldoorlog vervolgt deze groep onder de naam « Morele Herbewapening » zijn opwaartse weg. Hij heeft in Caux sur Montreux (Zwitserland) het « Mountain House » gesticht, waar de gehele zomer door mensen van verschillende nationaliteit en stand elkaar ontmoeten, om te proberen alles wat hen van elkander scheidt te overbruggen. Onze derde medewerker, de heer Basil Yates, is lid van deze beweging.

In zijn beschouwing tracht hij aan te tonen, hoe het geestelijk leven gebonden is aan het probleem van de vergiffe-

nis : in de eerste plaats vergiffenis van God, vervolgens vergiffenis van de mensen, onze broeders. Hij haalt de ontdekkende vinding aan van Dr. Frank Buchman, de stichter van de verschillende groepen. Dr. Buchman richtte hen op als gevolg van een schuldgevoel, dat hem beving, toen hij — na het werk dat hij in Amerika leidde verlaten te hebben ten gevolge van slechte betrekkingen met zijn medebestuurders — in een kleine Engelse gemeente aankwam, waar een vrouwelijke predikant over de vergiffenis sprak. Diep onder de indruk van wat deze boodschap aan persoonlijks voor hem had, schreef hij dadelijk aan zijn vroegere Amerikaanse medebestuurders om hun ieder persoonlijk vergiffenis te vragen.

Daarna citeert de schrijver de mening van een reeks mannen, die een rol spelen in de wereldpolitiek en die in Caux de richtlijnen gevonden hebben die hun veroorloven de oplossing voor hun moeilijkheden met hun tegenstanders onder het oog te zien.

Vervolgens geeft hij de vier voorwaarden aan, wil de vergiffenis mogelijk zijn : de noodzaak haar te erkennen ; het berouw ; het geloof en de gehoorzaamheid. Voor onze medewerker gaat het, zoals men ziet, niet om een formaliteit in een zo kort mogelijk gebed. Hij toont aan, hoe een vergiffenis die niet gevraagd is onze betrekkingen tot God in de weg kan staan. Hij bevestigt, dat de vergiffenis, die deze naam waardig will zijn, het herstel van het begane onrecht moet inhouden. Dat wil zeggen, dat in geval van een twist het voor beide partijen al te gemakkelijk zou zijn zich tevreden te

stellen met aan God te zeggen, dat hij de ander vergeeft ; elk moet bovendien nog zelf vergiffenis gaan vragen aan degenen die hij onrecht gedaan heeft.

De heer Basil Yates is protestant. Wij kunnen hem niet genoeg geluk wenssen met het feit, dat hij de nadruk legt op een Christelijk sentiment, dat door alle leden van onze Kerken « in theorie » erkend, maar zo zelden in de practijk toegepast wordt. Want een manier van handelen, die geen terugkeer tot de toestand van voor de twist tot gevolg heeft, kunnen wij geen werkelijke vergiffenis noemen. Dat schijnt voor de hand te liggen, en het is daarom des te pijnlijker mensen met godsdienstige verantwoordelijkheden te ontmoeten, die doen alsof zij dat niet begrijpen.

Waarom kunnen we er geen gewoonte van maken dat ons gehele Zwitserse volk ter gelegenheid van de Jeûne Fédéral (de « Bondsvastendag ») de derde Zondag in September viert, een geestelijke traditie, verwant aan die van de Israëlieten op Yôm Kippour, en aan de gevoelens die de Bretonse « Pardons » inspireren, een dag waarop zij die in het afgelopen jaar getwist hebben, elkaar broederlijk de hand reiken ?

Ds. Théophile GRIN.

(Verlating van D.S. F. Ch. Krafft)

“Yom-Kippur” Versöhnungstag

Das jüdische Fest des « Versöhnungstages » ist das erhabenste und heiligste Fest des ganzen jüdischen Jahres. Kein anderes Fest kommt ihm gleich an seelischer Kraft und Wirkung. Das Versöhnungsfest ist dabei Fest- und Fasttag zugleich. Jeder leibliche Genuss ist an diesem Tage streng verboten.

Der Versöhnungstag hat seinen Ursprung im III. Buch Mose Cap. 16, 29-31, wo es wörtlich heisst: «Dies sei euch zum ewigen Gesetze : Im siebenten Monat, am zehnten des Monats, da sollt ihr euch kasteien und keine Arbeit verrichten, der Einheimische wie der Fremde, der sich bei euch aufhält. Denn an diesem Tage sühnt Er für euch, um euch zu reinigen ; von allen euren Sünden sollt ihr vor dem Ewigen rein werden. Er sei für euch eine Sabbatfeier, und ihr sollt euch kasteien ; ein ewiges Gesetz. »

Der Versöhnungstag dauert « von Abend bis Abend » bei strenger Enthaltung von Speise und Trank selbst

für Jugendliche von 12 bzw. 13 Jahren. Nur schwere Erkrankung mit verbundener Lebensgefahr befreit von dieser strengen Pflicht. In den streng gesetzestreuen Gemeinden sind die verheirateten Männer, teilweise auch die Frauen, ganz in Weiss gekleidet, dies wohl ein Sinnbild der Reinheit, zugleich aber auch als Erinnerung an die Vergänglichkeit des Menschen. Denn dieses weisse Obergewand dient zugleich als das Sterbegewand. Auch darf das Gotteshaus nicht mit Lederschuhcn betreten werden. Vermutlich weil der Boden, auf dem der Betende steht, heilig ist, wie es bei Mose heisst, als er sich dem « Horeb » mit dem brennenden Dornbusche nähern wollte : « Ziehe die Schuhe ab von deinen Füßen, denn der Ort, auf dem du stehst, ist heiliger Boden ». Vielleicht auch weil das Leder einem *getöteten* Tiere entstammt, was mit dem Wesen der Güte, Liebe und Versöhnung nicht gut in Einklang zu bringen ist.

Dieses Fest fällt immer auf den 10. Tischri, das ist der siebente Monat nach dem Auszuge aus Aegypten, wo Israel befohlen wurde einen Kalender anzulegen, wonach die religiösen Feste bestimmt werden sollen (ungefähr zwischen Mitte September und Mitte Oktober). Yom-Kippur kann jedoch nie auf Sonntag, Dienstag oder Freitag fallen. Diesem Feste geht bereits ein sehr hohes und heiliges Fest voran, das jüdische *Neujahrsfest* (« Rosch-haschana ») : *Erschaffung der Welt* ! Wie das Fest der Welterschaffung *übernational*

ist, an kein geschichtlich-jüdisches Ereignis anknüpft, so auch das Versöhnungsfest 10 Tage später. Gelten somit die ganzen zehn Tage als Buss- und Bettage, wo Israel für die ganze Menschheit betet, so ist der letzte, der zehnte Buss- und Bettag, der Yom-Kippur, die *Krönung* dieser Rückkehr zum Welterschöpfer, die *Aussöhnung* mit Gott und der *Mitwelt* ! Mit der *Mitwelt zuerst* !

Es ist bezeichnend, dass es in den Gebeten dieser Festtage immer wieder heisst : « Mögen doch alle Menschen *einen Bund* schliessen » ; ferner : « Möge doch die *Bosheit* aus den Herzen der Menschen wie ein Rauch dahinschwinden » (und nicht die « *Bösen* »). So haben bereits die ältesten der massgebenden Bibelklärer darauf hingewiesen, dass es in der Thora nicht etwa heisst : YOM KIPPUR (Singularform), sondern « Yom hakipurim » (Pluralform), was besagen will, dass es *zwei* Versöhnungen gilt : die ene mit Gott, die andere mit den Mitmenschen ! Jedoch geht die Versöhnung mit den Mitmenschen der Aussöhnung mit Gott *voran* ! denn so heisst es da : « Gott verzeiht erst, wenn wir den Mitmenschen verziehen haben ». Gott lässt uns die Sühne erst dann zuteil werden, wenn wir unsere Verfehlung den Mitmenschen gegenüber korrigiert, gutgemacht haben. Wir müssen also den « Schutt » unserer Vergehen gegen die Mitwelt wegräumen, ehe wir uns im Gebet dem Allerbarmer nähern dürfen ! Dieser Gedanke ist es, der den

Versöhnungserhaben und heilig macht. Denn er dient dem höchsten Glücke der Menschen dem Frieden !

Darum beginnt die Feier des Versöhnungstages mit dem « KOL NIDREI » (von dem bekannten Komponisten Max Bruch ist die Melodie dieses Kol-Nidrei musikalisch bearbeitet worden und in Konzerten oft zu hören). Beim Ertönen dieser Melodie bleibt kein jüdisches Herz unberührt ! Der Text selbst liegt allerdings ganz abseits von den Festgebeten. Er enthält nur eine *Erklärung*, dass wir es bereuen, oft unbedacht etwas *bestimmt* ausgesprochen und uns vorgenommen zu haben, ohne es genau einzuhalten, wie es von der Thora vorgeschrieben ist. Dieser Text, der kaum mehr als etwa 3-400 Jahre alt sein dürfte (wie auch seine ergreifende Melodie) gab oft den Antisemiten Anlass, die Juden zu verdächtigen, sie wollen damit für die *künftigen* Versprechen sich einen «Ablass» verschaffen, was schon deshalb ganz falsch ist, weil er sich nur auf die *Vergangenheit* bezieht und auf sich selbst, *niemals* auf Versprechen, die wir für künftighin und andern gegenüber eingegangen sind. Hinzu kommt noch, dass der YOM KIPPUR nur dann für die Versöhnung seine Kraft behält, wenn man sich vorimmt, es *nie* wieder zu tun. « So jemand sagt, ich will sündigen, der Yom Kippur wird es schon sühnen, für den hat der Yom Kippur jede Gültigkeit verloren », erklärten die Talmudlehrer vor nahezu zwei Jahrtausenden. Um dieser Verdächtigung aus dem Wege zu gehen, haben

gerade in Deutschland viele Gemeinden anstatt des « Kol Nidrei » den 130. Psalm (« Aus der Tiefe rufe ich dich an ») der erschütternden Kol-Nidrei-Melodie unterlegt, was sie aber in der dunkelsten Zeit der Völkergeschichte vor der grausamen Vernichtung nicht geschützt hat !

Mit « Kol Nidrei » und dem Abendgebet und Predigt wird der Yom Kippur eingeleitet und erhält erst am folgenden Abend, bei Sichtbarwerden der Sterne, bei strenger Einhaltung des vollständigen Fastens, (mit einem Signal durch die Posaune) seine Vollendung. Geschwächt an Kraft, aber gestärkt an Geist und guten Vorsätzen, verlässt dann die Gemeinde pressierend das Gotteshaus. Dazwischen liegt der ganz auszufüllende heiligste Tag, von morgens bis abends. Am *frühen* Morgen wird die Andacht wieder aufgenommen, um den ganzen Tag anzuhalten (in einigen Gemeinden wird eine Ruhepause von 1-2 Stunden am frühen Nachmittag eingeschaltet ; es gibt aber auch Andächtige, die während des ganzen langen Tages im Gotteshause ausharren, manche sogar ohne sich zu setzen, um die Kasteiung noch zu erhöhen).

—Der 10. Tischri gilt für Versöhnung mit Gott und den Mitmenschen prädestiniert. Darum soll niemand dabei ein Gefühl der Minderwertigkeit empfinden, wenn er seinen gestrigen Gegner heute um *Verzeihung* bittet. Der Angeredete darf auch die ausgestreckte Hand niemals zurückweisen, wie Gott Mose, als er zum

zweiten Male auf den Sinai stieg, nicht zurückwies ! Nach einer alten Tradition soll es gerade der 10. Tischri gewesen sein, an dem Moses mit den zweiten Bundetafeln vom Sinai zurückgekehrt war, um dem vor Scham, Reue und Seelenschmerz ob der Anbetung eines selbstangefertigten Götzenbildes zerknirschten und verzweifelten Volke die tröstliche und aufrichtende Botschaft zu überbringen, dass sein Gebet um Vergebung und Versöhnung der Allgütige erhört und angenommen hat. Nach dem 2. Buche Mose, Capitel 34, 6-7 lautete das Gebet Moses wie folgt : « Ewiger, Ewiger, Gott, barmherzig und gnädig, langmütig, gross an Gnade und Treue, der die Gnade dem tausendsten Geschlecht bewahrt, der Schuld, Missetat und Sühne vergibt ». Und Gott antwortete : « Ich habe deinen Worten gemäss vergeben ». So gilt dieser Tag von jeher als Tag der Sühne und Versöhnung.

Seit mehr als drei Jahrtausenden vermochte der Yom-Kippur seine Kraft zu bewahren, weil er den Menschen an diesem Tage wirklich zu Gott ermpor zu heben vermag.

Den Ausspruch deiner Lippen sollst du beobachten und vollziehen, wie du dem Ewigen, deinem Gotte, gelobt hast. (5. Buch Mose, Cap. 23, 24).

Nur ein einziges Mal in der jüdischen Geschichte wurde dieser Tag als ausschliesslich freudiger Tag begangen. Es war dies damals als der salomonische Tempel zu Jerusalem eingeweiht wurde :

da begannen die Feierlichkeiten bereits am 9. Tischri und der Yom-Kippur trat zugunsten des eingeweihten *sühnenden* Altars zurück, um dem Volke die Bedeutung der Heiligkeit des Tempels ans Herz zu legen. Israel darf aber einerseits niemals jenen *Rückfall* ins Heidentum durch die Anbetung eines « gegossenen Kalbes » vergessen, wie es anderer ists « *den Weg zurück* » zur Reue und Busse an diesem besonderen Tage finden kann, wenn dieser aus reinem Herzen erfolgt ! Es ist darum begreiflich, dass dieser Tag zugleich als *Fest* und *Fasttag* begangen wird. Der Yom-Kippur ist für Israel eine Quelle der Reinigung und Verjüngung. Wegen seiner versöhnenden Kraft aber auch eine Ebene, auf der sich ehrliche Gegner wieder finden können und sollen.

Eine kleine aber sehr lehrreiche Episode mag dies illustrieren : Nach der Zerstörung des zweiten Tempels zu Jerusalem durch die Römer, amtierte das Synhedrion in *Jabne*. Sein Vorsitzender war damals der bekannte Rabbi *Gamaliel*, der Fürst (von den Römern Patriarch genannt). Der stellvertretende Vorsitzende war damals Rabbi *Josua*. Einst hatte Rabbi *Gamaliel* nach der Meinung des stellvertretenden Rabbi *Josua* den Anfang des Monats *Tischri* *irrtümlich* festgesetzt ; somit wäre der Versöhnungstag auf einen Tag gefallen, dem Rabbi *Josua* nicht zustimmen konnte. Rabbi *Gamaliel*, der wegen Festigung der Eintracht unter den Exilierten auf die Autorität des Patriarchen grosses Gewicht legte,

schickte Rabbi Josua den Befehl zu, mit « Stab und Geldbeutel » (was am Yom-Kippur verboten ist) gerade an jenem Tage vor ihm zu erscheinen, den Rabbi Josua für den *Yom-Kippur* hielt ! Und o, Wunder des Versöhnungstages, Rabbi Josua kam, wie es ihm Rabbi Gamaliel befahl. Da erhob sich der Patriarch von seinem Stuhle, ging ihm entgegen, küsste ihn mit den Worten: « Willkommen, mein Lehrer und Schüler ! Mein Lehrer an Weisheit, mein Schüler an Gehorsam. Glücklicherweise das Zeitalter, in welchem die Grossen den Geringeren gehorchen » ! Kein Wunder, wenn dieses grosse Vorbild dann Schule machte. Denn der Nachgebende wird hier als der Lehrer und grössere bezeichnet. Noch heute ist es Brauch, dass der Nachbar bereits am Rüsttag des Versöhnungstages seinen Gegner aufsucht, ihn um Verzeihung bittet und dieser sich bereitwilligst mit ihm versöhnt. Selbstverständlich geschieht dies erst recht im eigenen Familienkreise und unter verstimmt gewesenen Freunden. Denn ohne vorherige Wegräumung dieser « Hindernisse » hat das Gebet am Yom-Kippur gar keine Wirkung !

Eine der merkwürdigsten Stellen der Heiligen Schrift finden wir im 2. Buche Mose, Capitel 33, 18-20. Mose wollte Gottes Herrlichkeit schauen und sprach : « Lass mich doch deine Herrlichkeit schauen ». Gott antwortete ihm : « Ich will vorüberführen all meine Güte an deinem Angesicht, ich will ausrufen den Namen vor deinem Angesicht, und ich begnadige die ich

begnadigen will, und erbarme mich, wessen ich mich erbarmen will ». Das ist es, heisst es weiter im Vers 23, was hinter Gott zu suchen ist... Güte und Erbarmen ! Vergebung und Versöhnung ! Der Yom-Kippur ist der Tag des Jahres, der nicht nur einzelne Individuen, sondern die breiten Massen hinzureissen und emporzuheben, vermag bis in die Nähe Gottes. Können wir Sterbliche niemals Gottes Angesicht sehen, so wenig wir ohne Schaden zu erleiden in die strahlende Sonne zu blicken vermögen, so können wir an diesem heiligsten Tage des Jahres erfassen, was hinter Gott zu sehen und zu suchen möglich ist !

Wir begreifen in diesem Zusammenhang, die aussergewöhnlich lange Dauer des Gottesdienstes an diesem Tage « von Abend bis Abend ».

Haben wir oben den etwa zweibis drei Stunden dauernden Gottesdienst am Vorabend des Yom-Kippur gestreift, in dessen Mittelpunkt das laute und gemeinschaftliche Sündenbekenntnis steht, so wollen wir uns nun dem darauffolgenden Tage zuwenden. Wir unterscheiden hier einige voneinander getrennte Andachtsordnungen. Das eigentliche Morgengebet durch Vorbeter und Gemeinde, etwa drei bis vier Stunden in Gang gehalten, worauf die Thoravorlesung aus dem 3. Buch Mose, Capitel 16 folgt mit der Schilderung des heiligen Dienstes im alten Heiligtum durch den Hohenpriester bis zum Untergang Jerusalems. Anschliessend folgt der Prophetenabschnitt aus dem Buche Jesaja Capitel 59.

14-21 und Capitel 58, 1-14. Einige Proben aus diesem Prophetenabschnitt lassen uns die hohe Bedeutung des Versöhnungstages eindringlich erkennen. Beginnt der Prophetenabschnitt des Tages mit den aufwühlenden Worten des sprachgewaltigen Jesaja mit der Mahnung : « Führet aufwärts, führet aufwärts, bahnet den Weg, beseitigt das Hindernis aus dem Wege meines Volkes. Denn also hat gesprochen der Hobe und Erhabene, der in Ewigkeit Thronende und dessen Name der Heilige ist : « So hoch und heilig ich throne, so bin ich doch bei dem *Gedrückten* und dem, der *gebeugten* Gemütes ist, zu beleben das Gemüt des Gebeugten, zu beleben die gebrochenen Herzens sind ». Und im 58. Capitel Vers 5 heisst es weiter : « Wie ? Dies wäre der Fasttag, den ich erwählte ? der ein Tag sein soll, an dem der Mensch sich in seiner Armut begreift ?... » Dann Vers 6 : « Ist nicht vielmehr *dies* das Fasten, das ich erwähle : Lockerung der Fesseln der Leidenschaft, Lösung der Bande des Joches, Entlassung der Unterdrückten in die Freiheit, und jedes Joch sollt Ihr sprengen ! Darum geht es : Dem Hungernden von deinem Brote mitzuteilen, und dass du verstossene Arme in dein Haus bringst, wo du einen Nackten siehst, ihn bedeckst, und als von deinem eigenen Fleische dich ihm nicht entziehst. » « Erst dann, heisst es weiter, wird Gott deinen Anruf vernehmen und dein Gebet erhören ! » Der Weg zu Gott wird durch Menschenliebe gefunden. Das ist der Sinn des Versöhnungstages.

In der Regel unterlegt der amtierende Rabbiner diesen Text seiner Predigt. Denn der weitaus allergrösste Teil der Gemeinde versteht kaum die Sprache Jesajas. Erst die Predigt in der Landessprache vermittelt den Inhalt. — Nun folgt das Hauptegebet des Tages, das « Mussaf » (Zugabegebet), in dessen Mittelpunkt die Schilderung des in der Thoravorlesung nur kurz erwähnten Dienstes im Allerheiligsten ausführlich erfolgt. Dabei kniet die Gemeinde — dies geschieht *ausnahmsweise* nur bei diesem Gottesdienst — 3 bzw. 4 Mal *ganz tief nieder*, wobei der Name des « Heiligen, gelobt sei Er », gepriesen wird, wie es einst die Priester im alten Tempel zu tun pflegten. All diejenigen, die der hebräischen Sprache noch einigermaßen mächtig sind, oder wenigstens die beigegebene Uebersetzung lesen, sind dabei von einer tiefen Ergriffenheit erfasst. Auch dieser Teil des Gottesdienstes wird mit dem gemeinsamen Sündenbekenntnis abgeschlossen.

Nach einer Pause von 1-2 Stunden beginnt der Nachmittagsgottesdienst mit der Vorlesung des 18. Capitels aus dem III. Buch Mose, worauf als Prophetenabschnitt das Buch *Jona* feierlich verlesen wird.

Der bekannte nicht-Jüdische Theologieprofessor von der Universität Halle, Carl Heinrich Cornill, schreibt in seinem Buche « Der israelitische Phrphetismus » wörtlich über dieses Buch : « Ich möchte jedem, der an es herantritt, zurufen : Ziehe deine Schuhe aus von deinen Füßen, denn der Ort, auf dem du stehst, ist



heiliger Boden ». Und wahrlich, die Lehren, die wir aus dem Buche des Propheten Jona empfangen, verleihen dem Versöhnungstage seine Erhabenheit. Wiederum wird der konfessionelle wie auch nationale Ring gesprengt. Es geht um Menschen schlechthin, um Menschen als Kinder Gottes.

Das Buch Jona beginnt mit dem Auftrage Gottes an den Propheten, in die heidnische Grossstadt *Ninive* zu gehen, die voll ist des Verderbens und dem Untergang geweiht sei, so ihre Bewohner nicht in zwölfter Stunde sich eines Bessern besinnen. Darum soll Jona nach Ninive gehen, durch seine Predigt Volk und Regierung zur Umkehr bewegen und vor dem göttlichen Strafgericht retten. Aber Jona will sich dieser schweren Aufgabe entziehen. Er flieht in die Hafenstadt Jaffo, wo er ein vor Anker liegendes Segelschiff besteigt, um vor Gott und dem Auftrage zu fliehen. Ein gewaltiger Sturm bricht los, droht das Schiff samt Insassen in die Tiefe des Meeres zu reissen. Verzweiflung erfasst alle Mitreisenden, jeder betet zu seinem Gotte, aber Jona war in den untern Schiffsraum herabgestiegen, wo er in tiefen Schlaf verfiel, sich dem Schicksal ganz preisgebend ! Da weckten ihn die Matrosen und forderten ihn auf, mindestens seinen Gott anzurufen, da er doch auch einen haben dürfte wie sie. Denn jeder von ihnen war tief in sein Gebet versunken. Schliesslich losten sie, um festzustellen, in wessen Schuld das grosse Unglück sie traf. Da fiel das Los auf Jona ! Da

bestürmten sie ihn mit Fragen, wer er denn sei, woher er komme und wessen Volk er angehöre ? Und Jona gab sich freimütig als Ebräer zu erkennen und bekannte seine Schuld, dass er vor Gott fliehen wollte. Und als sie ihn fragten, was mit ihm zu geschehen habe, dass der Sturm auf dem Meere sich beruhige, da antwortete er : « Fasset mich und stürzt mich ins Meer, dann wird es sich beruhigen und euch nicht mehr bedrohen ! » Die Matrosen taten wie Jona ihnen befahl — und der Sturm legte sich, Schiff, Mannschaft und Mitreisende waren gerettet. Aber ein grosses Seetier verschlang den Jona, ohne ihn zu töten. Da betete Jona aus der Tiefe seiner Seele und das Seetier warf Jona ans Land, wo abermals das Wort Gottes an Jona erging, die grosse Stadt von 120.000 Einwohnern zur Busse aufzurufen ! Diesmal führte Jona den Auftrag Gottes aus. Er rief die ganze Bevölkerung zur Umkehr auf, wenn sie nicht im Laufe von 40 Tagen dem Untergang geweiht sein soll. Er bestimmte einen Fasttag für Gross und Klein. Und der König und seine Umgebung bestimmten, dass selbst Rindern und Schafen weder Speise noch Wasser zu verabreichen erlaubt sei. Und Ninive tat Busse, sah seine Sündhaftigkeit ein und hielt Umkehr.

Es gibt dann noch eine besondere Lehre für Jona selbst, wie man über Andersgläubige zu denken und zu urteilen hat, sodass hier das Buch Jona die engen nationalen Bande zerreisst ! Denn vor Gott sind alle Menschen seine Geschöpfe. Ja, es zeigt sich, dass die



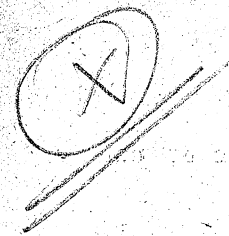
fremden Matrosen in ihrer Art tief religiös zu denken vermögen, dass *sie* Jona zum Beten veranlassen und dass sie ohne besondern Auftrag zur Rettung der heidnischen Bewohner einen nicht mindern Beitrag leisten ! So klingt dieser Prophetenabschnitt im geweihten Hause in einen *alle Menschen unter Gottes Fittich* stehenden Schutz aus, der die würdige Vorbereitung bedeutet zum Schlussgebet « Neila », wo alle die Gebete seit dem Beginn des Versöhnungstages noch einmal in den traditionellen Melodien, vererbt von Vater auf Sohn, Mutter auf Tochter, kurz zusammengefasst werden. Auch der im Reiche der Ewigkeit weilenden Vorfahren wird in Liebe und tränenden Auges in einer durch Predigt eingerahmten Seelenfeier gedacht, wobei seit der Vernichtung der 6 Millionen Juden im sogenannten « Dritten Reiche » besonders gedacht wird.

Diese letzte Stunde des Tages schliesst sich würdig dem Kol-Nidrei-Abend an. Noch einmal wird die Heilige Lade geöffnet und aus der Tiefe des Herzens erfolgt das Bekenntnis « Höre Israel, der Ewige ist unser Gott, der Ewige ist einigeeinzig ». — Der heiligste Tag des Jahres ist dahin. Der Alltag beginnt wieder mit seinen Problemen und Kämpfen. Dennoch lässt dieser Tag in Israel tiefe Spuren zurück, die ganz besonders in den 10 Busstagen auch nach aussen hin immer wieder sichtbar werden.

Der berühmte Kunstmaler Moritz Oppenheim, ein Zeitgenosse und Landsmann Goethes, hat im Bilde

festgehalten, wie am Rüsttage des Yom-Kippur der Nachbar in reuiger Haltung den Nachbarn aufsucht, ihn inständigst um Verzeihung bittet und wie sich die Menschen durch die Yom-Kippur innewohnende Kraft miteinander *versöhnen*. Im Buche Jona erlebten wir es, wie verschieden geartete Menschen zueinander finden und dass *alle* Menschen Gottes Antlitz tragen und Gottes Liebe gewärtig sein dürfen. Selbst ein Prophet musste sich vor dieser Erkenntnis beugen. Ein Krieg müsste im Lichte des Yom-Kippur undenkbar sein. Denn Versöhnung ist des Yom-Kippur Losung und Vergebung seine Lehre. Zuerst Aussöhnung mit den Mitmenschen und erst dann mit Gott ! Darum wird dieser Tag sowohl im Gebete wie in der Thora « Tag der Versöhnungen » ausdrücklich !

Jos. Messinger,
Alt Prediger,
(Bern).



Les pardons bretons

Un grand pardon en Bretagne commence la veille dans la nuit. De tous côtés des gens se sont mis en route, à pied, afin d'arriver vers le point du jour au sanctuaire, s'y confesser, y communier. Ce sont ceux-là les vrais « pardonneurs », ceux qui ont quelque chose à demander ou à expier, ceux pour qui le pèlerinage n'est pas d'abord un spectacle, mais une recherche de Dieu. Ils vont bientôt se perdre dans une foule plus mélangée de sentiments, foule accourue par tous moyens de locomotion, qui s'empresse d'entrer dans la cathédrale ou la basilique pour la grand'messe solennelle, ou tout simplement qui attend dehors flânant en ville ou assise sur le parcours, le passage de la procession.

Un pardon c'est toujours cette foule, assez souvent banale aujourd'hui, autrefois plus pittoresque alors que chatoyaient au soleil les vêtements aux couleurs vives et les coiffes blanches des femmes. Un pardon comme celui de Sainte-Anne La Palue réunit encore il est vrai, à peu près tous les spécimens de costumes finistériens

avec toutes leurs fantaisies décoratives. Foule du pardon souvent grégaire et inorganique, parfois plus attirée par le désir de voir que par le souci de prier. La rançon hélas ! d'un pardon pittoresque est justement d'attirer le curieux ou le touriste, l'homme à l'appareil photographique qui juché sur un talus ou sur les marches des maisons, n'entre pas dans le jeu, ne chante pas, ne communie pas à l'émotion religieuse. C'est le parasite dont la présence muette ne pourra que refroidir la spontanéité de la prière. Comment sous cet œil critique et peut-être moqueur se laisser aller à l'expansion des chants et de la piété ? Des parasites, il y en a d'autres encore dont nous gratifient ces siècles de progrès matériels et d'indifférence religieuse. Passent ces boutiques de marchands installés sur le pourtour de l'Eglise ou autour de la Grand'Place, proposant aux passants fruits, gâteaux, cierges, souvenirs religieux, dans un pêle-mêle de spirituel et de matériel. La civilisation moderne elle, nous amène ses manèges aux hauts-parleurs bruyants, ses ménageries humaines ou animales, toutes avides de recettes. Voilà le pardon qui se transforme en foire. Et la plaie est d'autant plus insupportable que parfois les municipalités areligieuses ou anti-religieuses laisseront tout ce monde d'affaire s'installer jusqu'aux portes de l'Eglise ou sur le parcours même de la procession. C'est pourquoi il n'y a souvent rien de plus délicieux que ces pardons de campagne, dans une chapelle perdue au milieu des champs et des bois,

quasi sans routes pour y accéder : là rien ne trouble la prière, et l'âme se plonge en même temps en Dieu comme dans la beauté des fleurs écloses et des merles qui chantent.

Si le pardon a son pittoresque humain, il a aussi ses vives couleurs religieuses. Car il n'est pas de pardon sans procession. Voici la croix qui marche en tête entraînant à sa suite la foule qui s'aligne sur deux rangs, et au milieu de ces gens en marche ce sont bannières, statues de saints, reliques, oriflammes de fête, et enfin pour fermer la marche, entourée du clergé, la statue ou les reliques du Saint dont le pardon se célèbre.

C'est parfois le matin, après la Grand'Messe, qu'a lieu la procession, comme à Saint-Yves de Tréguier ; plus souvent dans les petits pardons elle se déroule l'après-midi après le Magnificat de Vêpres. Mais les grands pardons de Notre Dame préfèrent les processions du soir : c'est un peu leur spécialité. Les Vêpres alors se chantent après souper pour attendre la tombée de la nuit ; puis le cortège solennel se déroule dans la lumière des maisons pavoisées, dans la clarté des cierges qui brûlent aux mains des pèlerins. Rien ne peut égaler l'impression de paix, de divine paix, qu'on peut éprouver dans ces processions de soir d'été, quand tout est calme, quand les cantiques s'épanchent dans le silence et que l'âme respire la fraîcheur et la détente de la nuit. Et voici que soudain un feu de joie s'allume. une gerbe de flammes s'élance vers le ciel : la proces-

sion s'arrête, un cantique d'actions de grâces jaillit. Puis quand le feu s'apaise, la marche reprend chantant aux étoiles.

La procession d'un grand pardon est normalement longue, au moins deux ou trois kilomètres, souvent davantage. Certaines sont de véritables cross-country, comme celle du Minibriac (en Bourbriac, Côtes-du-Nord), qui passe à travers bois, à travers champs, escaladant talus, sautant ruisseaux, pour suivre exactement les limites de l'établissement primitif du fondateur de la paroisse, le moine irlandais Briac. Cette tradition, de faire suivre à la procession, ou plus exactement à la statue et aux reliques du Saint, le tour exact de sa propre paroisse, se retrouve ailleurs, à Locronan par exemple (près de Douarnenez, Finistère). C'est même ici le record des parcours longs et pénibles à travers collines désertes et landes abruptes, tellement pénible ce circuit que le grand tour, la grande Troménie, n'a lieu que tous les sept ans. Les autres années on se contente d'un parcours abrégé, plus supportable.

Nous voici bien loin des manèges de la foire, nous voici, sans jeu de mots, en plein exercice spirituel. Mais tâchons de comprendre un peu les sentiments qui animent cette foule en marche. Tâchons de deviner ce qu'elle porte en elle, car elle serait si nous l'interrogeons bien incapable de nous le dire. Ce ne sont que des pensées confuses, des sentiments indébrouillés : à nous de les éclaircir.

Sans doute il y a le souvenir de tout un passé, le désir de reprendre des gestes anciens venus des temps lointains. Je parlais tout de suite de ces pardons cross-country où il s'agit de faire le tour de la paroisse primitive. Ce qui est en question, c'est donc bien de se relier profondément aux ancêtres et aux pères dans la foi, de renouer avec ces émigrants celtes qui du V^e au VII^e siècle se sont installés sur ce terroir, renouer avec ce chef religieux, abbé d'une petite communauté monastique (1) dont l'Eglise et la paroisse portent toujours le nom.

La procession se déroulant raconte cette histoire, chantant le cantique du Saint où les souvenirs historiques se mêlent à des données plus invérifiables et plus légendaires : mais l'histoire la plus scientifique n'est pas toujours celle qui nous rapproche le plus du réel. Cette foule célèbre ses propres racines humaines et religieuses. C'est le fleuve qui remonte à sa source.

Ce sentiment était encore plus profond autrefois qu'aujourd'hui : l'éducation française ne prive-t-elle

(1) La population de la Bretagne, surtout dans sa partie Ouest, tient son origine, non pas des anciens habitants de l'Armorique qui ne furent jamais sans doute très nombreux, mais des émigrants celtes venus de Grande-Bretagne du V^e au VII^e siècle sous la poussée des envahisseurs anglo-saxons. Les Bretons, frères de langue et de race des Gallois de Grande-Bretagne, étaient déjà christianisés au moment où ils débarquèrent en Armorique. Leur clergé, constitué sur un type différent du clergé actuel, était un clergé communautaire, à allure monastique, ayant à sa tête quelques abbés ayant ordre d'Evêques.

pas le breton de la connaissance de sa propre histoire, comme de l'enseignement de sa langue, en lui faisant répéter dès l'école primaire : « Nos ancêtres étaient les Gaulois », ce qui pour lui n'est pas vrai. Nos gens ne savent plus rien de ce qui s'est passé sur leur propre sol — cela leur est mystère officiellement caché — à part les quelques bribes qu'ils saisissent justement dans les sermons et les cantiques des pardons.

Le sentiment des origines était vif autrefois. Il animait un pèlerinage comme celui des sept Saints. Il ne s'agissait rien moins que de visiter les 7 cathédrales des 7 évêchés bretons afin d'y vénérer les reliques des 7 premiers évêques, Saint-Samson à Dol, Saint-Malo à Saint-Malo même (autrefois Aleth), Saint-Brieuc à Saint-Brieuc, Saint-Tudual à Tréguier, Saint-Paul à Saint-Pol de Léon, Saint-Corentin à Quimper, Saint-Paterne à Vannes. A part Saint-Paterne, tous les autres fondateurs sont certainement des Bretons de race, et tous ces diocèses ont eu autrefois majorité de Bretonnants, là même où maintenant le breton n'est pour ainsi dire plus parlé, comme les régions de Dol, Saint-Malo, Saint-Brieuc. Cette fois c'est un tour de plusieurs centaines de kilomètres qu'il faut parcourir, et on comprend facilement qu'une telle dévotion n'ait jamais été affaire que de piété individuelle. Bien que nous soyons moins bons marcheurs que nos pères, c'est encore un pèlerinage qui se fait, surtout chez les Scouts Routiers, lorsque leur conscience bretonne est suffi-

samment vive. Les facilités modernes de transport pourraient sans doute revivifier un tel pèlerinage, et en faire un pardon véritable, collectif et populaire : mais cette heure n'est pas encore arrivée...

Outre l'origine souvent lointaine du sanctuaire, ce sont toutes les grâces y obtenues qui remontent, avec le pardon, dans le souvenir de la foule, c'est l'atmosphère des prières passées que l'on respire, c'est le rappel de quelque événement récent où la protection du Saint Patron s'est signalée, cessation d'une épidémie, guérison de malades. Des miracles il y en a toujours, non pas nombreux, mais cependant, de temps en temps, dans un lieu ou un autre, ce sont des guérisons extraordinaires où jouent certainement autre chose que les seules forces même cachées de la nature. Il y a eu dans le passé les faiseurs de miracle, comme Saint Yves de Tréguier, comme le Père Maunoir (les grâces obtenues à son tombeau de Plévin, sans être toujours de l'ordre du miracle, sont cependant une réalité toujours vivante ; les gens du pays l'appelle An Tad Mat, le Bon Père).

Il y a surtout les nombreux sanctuaires de la Vierge sous les vocables les plus divers suffisamment parlant par eux-mêmes : C'est Notre Dame de Bonne Nouvelle à Rennes (1), Notre Dame de Bon Secours à Guingamp, Notre Dame du Folgoat près de Lesneven, Notre Dame

(1) La Bonne Nouvelle c'est l'annonce de l'Ange Gabriel, et l'Evangile du Christ.

de Tout remède à Rumengol, Notre Dame du Paradis à Hennebont, sans compter les innombrables Eglises ou Chapelles qui célèbrent l'un ou l'autre aspect du mystère de Marie. Certains de ces noms sont d'ailleurs charmants, et je ne résiste pas au désir de les citer : Notre Dame des Fontaines, du nid de merle, de la Clarté, de la Joie, de la Neige, des Fleurs, du Port blanc, du Bon Voyage. C'est toute une Litanie...

Mais justement ne sera-ce pas une clientèle intéressée qui va venir « pardonner » ? Ces gens qui viennent de trente, quarante kilomètres, et parfois nu-pieds dans la nuit, — nu-pieds, c'est une vraie pénitence, on y ramasse de formidables ampoules — ces pèlerins n'ont peut-être en tête qu'un vulgaire marchandage à conclure avec le Seigneur par l'intermédiaire de Marie ou du Saint Patron ? C'est une grâce spéciale à implorer, peut-être purement temporelle et humaine. Ou encore, c'est un vœu à accomplir pour une guérison obtenue, un malheur écarté. Enfin c'est un marchandage avec le ciel, du commerce donnant-donnant. Rien de très élevé.

Eh bien ! je ne crois pas que ce soit si simple que cela. Je viens de dire qu'un pèlerinage à pied est souvent une dure pénitence. N'y a-t-il pas en tout cela le sentiment que si nous voulons obtenir une grâce du Seigneur, une faveur soit spirituelle soit temporelle, il faut en être digne, il faut se purifier de ses péchés, il faut en un mot faire pénitence. Comment espérer que le Père nous regardera et nous écoutera si nous restons

si peu conformes à l'image de son Fils. Justement le saint dont on célèbre le pardon est là pour nous rappeler qu'on obtient tout de Dieu quand on vit en lui. C'est donc le retour au Seigneur qu'il nous prêche, retour nécessaire.

C'est bien cela que sentent confusément ceux qui promettent pèlerinage, c'est leur conversion à une vie chrétienne plus vraie. Ces pèlerins qui viennent à pied de loin, ils se sentent lourds sur le chemin, lourds du poids d'une vie passée dans le péché. Leur premier soin en arrivant au sanctuaire ne sera-t-il pas de se présenter au prêtre pour que celui-ci les absolve au nom du Christ et de l'Eglise ?

C'est de ces pardons au sacrement de Pénitence que le Pardon tire son nom. Je suis certain que dans les pèlerinages d'autrefois, le sacrement de Pénitence avait encore une plus grande place qu'aujourd'hui. Cela venait de ce que le nombre des péchés réservés était plus important : ces péchés n'étaient pas du domaine des confesseurs ordinaires, mais ne pouvaient être absous que par l'Evêque lui-même ou quelques personnes spécialement déléguées pour agir en son nom. Cependant pour les Grands Pèlerinages, l'Evêque accordait des pouvoirs spéciaux à tout prêtre confessant dans le sanctuaire, pouvoirs étendus aux péchés même réservés ; d'où le nom de pardon donné à ces fêtes exceptionnelles.

Cette réserve de certains péchés entre les mains de

L'Evêque est certainement plus proche de la discipline primitive où l'absolution avait un caractère public et officiel, et dépendait par conséquent directement du chef même de la communauté, de l'Evêque. Sans doute, à l'heure actuelle, le pouvoir d'absoudre que détient le prêtre, lui vient toujours, il le sait bien, de l'Evêque, ou plus exactement par l'intermédiaire de l'Evêque du Christ vivant et glorieux ; mais cela ne s'inscrit plus dans les faits avec netteté, cela n'est plus apparent pour le peuple lui-même.

La confession n'est-elle pas aujourd'hui pour le fidèle moyen, surtout le signe de sa réconciliation avec Dieu, le témoignage que la grâce du Seigneur Christ lui est donnée pour s'y plonger comme dans un nouveau baptême. Nous ne nous rappelons peut-être pas suffisamment que nous avons péché envers la société des Saints du ciel et de la terre dont l'ensemble est le Corps du Christ et son Eglise. Il suffit de relire des textes aussi anciens et aussi vénérables que le Pasteur d'Hermas pour sentir toute la conscience que prenaient les premiers chrétiens du tort que cause au visage de l'Eglise entière les déficiences de quelques-uns de ses membres. On comprend dès lors que ce péché envers la communauté comme telle soit du domaine du chef même de cette communauté, de l'Evêque. Et comme tout péché d'un chrétien, même péché caché, est contre la sainteté de la communauté, on comprend qu'on soit lié par rapport à cette communauté même,

et qu'on doive lui demander pardon dans la personne de son chef par celui qui agit en son nom.

Les pénitents qui un jour de pardon viennent s'agenouiller devant le prêtre le sentent peut-être mieux que nous le croyons. Ils savent bien que cet aveu de leurs fautes n'est pas absolument nécessaire au pardon de Dieu, et que nous pouvons par la grâce divine avoir suffisamment de foi dans la puissance salvifique du Christ, assez de regret de nos péchés pour en être purifiés. Mais ils se savent aussi liés envers cette Eglise dont ils sont les membres ; ils n'ignorent pas qu'ils sont en dette envers elle et qu'il leur faut se réconcilier également avec elle. Car le Christ vit dans la communauté, et ils ne peuvent obtenir la grâce du Christ en dehors de la communauté. Il leur faut de quelque façon y adhérer. Et le moyen le plus parlant est de s'adresser au prêtre qui agit à la fois au nom du Christ et de son Eglise, geste qui est un acte de foi vivante en la valeur infinie de la Rédemption du Sauveur qui supplée aux insuffisances si fréquentes de notre repentir.

Par là les voilà qui rentrent dans la joie du Christ et de son Eglise, dans la joie des Saints et du Saint que l'on fête. Joie céleste qui est gloire et repos en Dieu, vacances éternelles et louange de la majesté divine. Habits de dimanche, cessation des travaux, chants liturgiques, sont chargés sur terre de représenter mystiquement cette joie céleste du Royaume : c'est la fête, terrestre encore sans doute, mais déjà cependant partici-

pation de la gloire des Saints. Et voilà que l'âme y est rentrée purifiée, renouvelée dans sa fraîcheur pascalle.

Tout pardon a une fraîcheur pascalle. La procession n'est-elle pas une Pâques, un passage, une pérégrination. Pouvons-nous ici bas goûter le repos ? Nous passons. Il nous faut passer en Dieu. Notre corps a deux jambes pour marcher, et notre âme aussi doit sans cesse aller plus loin avec le Christ : se contenter de sa sainteté présente serait reculer. Marchons donc à la suite de la Croix du Sauveur qui préside en tête, frayant la route ; c'est le Christ qui nous conduit présent dans son signe victorieux, nous ombrageant de sa puissance. Et avec le Christ c'est aussi une certaine présence des Saints, car voici leurs figures et leurs reliques. Allons de l'avant, passons, c'est le mystère de l'Eglise, c'est la vie de l'âme. La procession, c'est notre progression, notre prière vivante pour notre avancement en Dieu. Il nous faut marcher pour atteindre la source même, cette fontaine d'eau vivante qui est le Père, fontaine inépuisable dont les flots nous ont déjà lavés ; mais au terme du voyage nous la boirons à satiété.

La procession est finie : par un geste symbolique, allons donc boire à la fontaine qui avoisine le sanctuaire. Buvons à la source, elle est joie et vie.

LOEIZ AR FLOC'H,
Aumônier des Lycées.
Saint-Brieuc
(France)

Pardonioù breizh

Ur pardon bras e Breizh a grog gant an derc'hent da noz : a bep tu ez eus tud a zo en em lakaet da vont, war droad, evit bezan erru gant tarzh an deiz en iliz ar pardon, hag eno, gallout kofesaat ha komunian. Ar re-se eo ar gwir bardonerion, ar re o deus un dra bennak da c'houlenn pe da-zic'haouin, ar re ha n'eo ket ar gouel evito un arvest dreist-holl, met da gentan un enklask eus Doue. Hepdale e vezint kollet e-touez an engroez, renet hi gant sonjoù a bep seurt, engroez-tud deredet di 'vel m'o deus gallet ; hag int o klask breman antren en Iliz evit an oferenn-bred, pe o'n em lezel kentoc'h da c'hortoz o stranin dre ar ruioù, o chom azezet war vord an hent ma tremeno gantan ar Brosesion.

N'hall ket ur pardon bras bezan hep kalz a dud. An engroez eo a ra ar pardon. Gwechall gant marellerezh ar gwiskamantoù livet flamm, gant kouefioù gwenn ar wragez o skedin en sklerijenn an heol, e oa dispar an engroez-se. Ur pardon evel hini santez Anna ar Palud, gwir eo, a genstroll c'hoazh an holl pe dost eus gwiskamantoù penn ar bed gant o faltazierezh burzhudus. En-

groeze ar Pardon, a-stlabez ha distumm re alies, dedennet muioc'h gant ar c'hoant da welout traoù evezhius eget gant an doug da bedin. Siwazh ! An displeit evit ur pardon kaer eo end-eeun sachan sellerion, touristed, tut gant o binvioù luc'hskeudennin ha n'eus sonj ganto nemet da bignat war ar c'hleuzioù pe war dreuzioù an tiez da dapout krog war ar bardonerion. Ar re-se n'antreont ket er c'hoari, ne ganont ket, ne gomuniont ket na d'ar feiz na d'al lid. N'int nemet sunerion buhez, ne c'hellont nemet yenaat berv ar bedenn. Penaos dindan an daoulagadoù-se abeger ha goapaer, en em lezel da zispakan deoliezha splann ?

Sunerion ! Reoù all a zo c'hoazh, donezon ar c'hantvedoù-man a vezanikerezh hag a zirelijion. Na lavaromp tra diwar-benn ar stalioù-se dispaket o stalabard endro d'an Iliz, pe endro d'ar blasenn vras, a ginnig d'ar dremenerion frouezh, gwestell, pileoù, skeudennoù, traezoù-koun, en ur mesk ha mesk sebezus. Ar sevenadurezh a vremen a zegas dimp gwashoc'h : ar c'hirri-mezevell gant uhelgomzerioù safarus, termajoù a bep seurt, diskouezadegoù tud pe loened ; hag an holl ijinoù-se n'o deus sonj nemet skrapan arc'hant gwasan ma c'hellont. Setu ar Pardon o trein da foar. Hag an droug a vo seul kasaüsoc'h ma vo lezet a-wechoù gant maered direlijion pe enep-relijion, an holl dud-se d'ober o reuz ouzh dorioù an Iliz, pe war dremen ar Brosesion. Setu perak n'eus netra dudiusoc'h eget pardonioùigoù en ur chapelig didrouz kollet e kreiz maezioù ha koadeier,

hep hent-karr ebet da dostaat, netra da strafuilhan ar bedenn ; eno e c'hell an ene en em splujan war un dro en kaerder Doue hag en levez ar bleunioù difluket pe ar mouilc'hi en o c'han.

Mar o deus ar pardonioù o souezhusted denel ha douarel o deus ivez stumm ha tres en o dremm relijiel. Rak pep pardon en deus e brosesion. Sed ar Groaz o vont war raok e penn an dud, o sachan war he lerc'h an engroeze war ziw renk, gant ar bannieloù livet flamm, an delwennoù, relegoù ar Sent, hag evit echuin al lidkerzh, ar veleion endro da Sant ar Pardon.

A-wechoù eo diouzh ar beure en em zispleg ar brosesion, evel e Sant Erwan Landreger. Met er pardonioù bihan eo kentoc'h d'abardaez, goude Magnifikat ar Gousperoù. Kaeroc'h c'hoazh : pardonioù bras ar Werc'hez a gar ispisial ar prosesionoù d'an noz. Goude koan e kaner neuze ar gousperoù da c'hortoz ar serr-noz ; ha diskennet an denvalijenn war ar bed, sed al lidkerzh o vont en sklerijenn an tiez paramantet, en lugern ar pileoù war enaou e dorn ar birc'hirined. N'eus netra en tu-hont d'ar peoc'h nenvel-se en em ro neuze da santout d'an ene, pa 'n em zispak en sioulder hag en freskter benniget an noz, ar c'hanennoù sakr o tassenin en ec'honder digor war diventelezh ar stered.

Prosesion ur pardon bras a vez hir : daou pe dri gilemetr da vihanan, muioc'h alies. Hiniannoù a zo gwir droioù cross-country, evel hini ar Minibriag a dremen a dreuz koadeier ha parkeier, o pignat war ar c'hleuzioù,

o lammat a-us d'ar gwazioù dour, evit heulian pervez harzoù an tachennad kentan. An hénvoaz-se d'ober tro annezadur kentan ar sant, pe gentoc'h tro ar barrez kentan, en em gav c'hoazh e lec'h all, e Lokronan Kerne da skouer. Heman eo maout an troioù bras hir ha poanius, a dreuz torgennoù serzh ha lanneier digenvez, ken poanius, ha ken hir ma ne reer an dro vras nemet pep seizh vloaz.

Setu ni pell mat diouzh, kezeg-mezevell ar foar ; hep n'am bije c'hoant da c'hoari gant ar gerioù, setu ni e kreiz gwir embregerezh speredel. Met klaskomp kompren un tammig ar sonjoù a gas war raok an engroez-se en e gerzhed. Klaskomp divinout petra a sant an dud, rak aner e vije sur mat goulenn diganto : ne oufent ket respont. Damsonjoù hepken, esmaeoù a fuilh, dimp-ni d'o diluzian.

Moarvat eo sonj an amzer dremenet, ar c'hoant da adstagan gant jestroù kozh, deuet dimp eus an oadvezhioù pell, eus an tu-hont d'ar Grenn-amzer. Komz a raen diouzhtu eus ar pardonioù cross-contry-se lec'h ez eus kefridi d'ober tro ar barrez kentan. Eno 'man eta an dalc'h, adskoulman gant hon tadoù, gant ar Gelted-se enbroet aman eus ar 5-vet d'ar 7-vet kantved, a zo en em ziazezet war an dachenn-man ; pezh 'zo d'ober eo en em adstagan gant ar penn-rener beleg-se, abad war ur gumuniezh vihan a venec'h, en deus roet e ano d'an Iliz ha d'ar barrez. Ar brosesion o vont en dro a zibuno end-eeun an istor-se, kanan ma raio kantik ar Sant, en-

nan mesk ha mesk sonjoù istorek gant envorennoù ha lavarennoù arvarusoc'h. Met an istor ar skiantelan n'eo ket bepred an hini a dosta ar muian da wirionez an tremened, n'eo ket da vihanan an hini a laka ar muian ar bobl a-stok d'ar wirionez.

Ar boblad tud-se o vont, setu ma lid hec'h orinoù a ouenn hag a gredenn. Ar wezenn ec'h eo o kaout sonj eus he gwrizioù, ar waz-dour ec'h eo o tistrein d'he mammenn.

Da gredin ez eus e oa krenvoc'h gwechall ar santadur-se eget breman. An deskadurezh c'hallek a guzh azevri-kaer ouzh ar Vrezhoned anaoudegezh o istor, o lakaat anezho da ziflapan a-dal ar skol vihan lavarennoù evel : « Hor gourdadoù a oa ar C'halianed », pezh n'eo ket gwir evito. Ne oar hon tud netra ken eus ar pezh a zo bet tremenet war o douar. Se 'zo breman mister kuzhet outo a-berzh gouarnamant. Nemet e tapfent ur bruzhun bennak en sarmonioù hag en kantikoù ar pardonioù.

Sonj an orinoù a oa krenv gwechall pa roe lusk d'ur birc'hirinded evel hini ar seizh Sant : ne oa d'ober netra nebeutoc'h eget gweladennin 7 iliz-veur ar 7 eskopti brezhon, evit azaouin enno relegoù ar 7 eskob kentan : Sant Samzun en Dol, Sant Malo en Aleth, Sant Brieg en Sant Brieg, Sant Tudual en Landreger, Sant Paol er C'hastell, Sant Kaourintin en Kemper, Sant Paderm en Gwened. Nemet an hini diwezhan-man, ar re all holl, a zo sur mat brezhoned a-ouenn ; hag en o eskoptioù a oa gwechall ar vrezhonegerion al lodenn vrasañ, zoken

en tachennoù ma ne vez mui komzet brezhoneg pe dost, evel eskoptioù Sant Malo, Dol ha Sant Brieg. Er wechman eo kilometradoù a gantadoù a dleer kontan, hag aes eo kompren n'eo bet biskoazh en amzer dremenet nemet deoliezh evit tud a-unanoù. Daoust dimp bezan gwashoc'h baleereion eget hon tadoù, e reer c'hoazh an dro : skouted-rouderion, herv en o c'halon sonj an hengoun broadel, a zo awalc'h evit adkregin gant ar voazh kozh. Marteze an aesamantoù a vremen, kezeg houarn, kirri, a roio un deiz pe zeiz tu da vont d'ar 7 Sant a-strolladoù gant ton ha gred.

En tu-hont da orin ar santual, e tistro ivez en envor ar bobl, sonj eus ar grasoù bet resevet eno, eus darvoudoù marteze tost mat m'eo en em ziskouezhet gwarez ar sant, ur fin lakaet d'ur c'hlenved-red, ur burzhud evit mad un den mac'hagnet. E lec'h pe lec'h, ur wech an amzer, ez eus unan bennak o 'n em zisklerian n'heller ket e gompren gant nerzhioù an natur hepken, pe anat pe damguzh. Oberourion a vurzhudoù a zo bet ivez Sant Erwan Landreger, an Tad Maner, a zo bet ken sebezus o galloud en bev ma n'eo ket souezh e chom c'hoazh ken krenv o brud hag int maro a bell 'zo.

Hep kontan santualioù ar Werc'hez ma resever enno gras pe c'hras, hep na vefe bepred burzhud rik, santualioù ken niverus lec'h ma peder Mari dindan anioù ken kaer : Itron Varia ar C'heloù mat (Roazhon), I. V. Wir Sikour (Gwengamp), I. V. Folgoat, I. V. Remed holl (Rumengol), I. V. ar Baradoz (Henbont). Ha

c'hoazh ez eus anioù all, awalc'h d'ober ganto ar vrayan Letani : I. V. Feunteunioù, ar neiz moualc'h, ar Veaj vat, ar Porzh gwenn...

Met ur riskl a zo. Ar re a zeuio d'ar bardon, daoust ha ne vint ket pratikoù o klask o mad hepken ? Marteze an dud-se o tont eus 30, 40 kilometr, muioc'h a-wechoù, diarc'hen en noz, — diarc'hen, ur wir binijenn, m'hen tou, tapout a reer pikolioù klogorennoù —, marteze ar birc'hirined-se n'o deus en o fenn sonj all ebet nemet ur marc'had da gas da benn gant Doue. Daoust ha n'eo ket ur c'hras, un donezon bennak douarel marteze, a c'hortozont hag en em stummont da c'honit ? Ur gouestl da baean, evit ur pare bet, ur gwallleur distroet diouto. Erfin marc'hachoù gant an nenv, kenwerzh rein-ha-kaout, netra ken. Netra en tu hont d'ur Yuzeviezh izel.

Ne gav ket din e vefe ken aes-se. Lavaret em eus ez eo ur birc'hirinded war droad, ur binijenn galet. Daoust ha n'eus ket en kement-se an damsonj e ranker da gentan en em buraat eus pec'hedoù an-unan, en ur ger ober pinijenn ma fell dezor an-unan resev digant an Aotroù ur c'hras pe speredel pe zouarel. Penaos kaout spi e sellfe ouzhimp an Tad mar chomomp ken nebeut se henvel ouzh e Vab. Sed ar sant a lidomp e bardon a ro sonj dimp e resever pep tra digant Doue pa vever ennan. Prezeg a ra dimp bepred an distro da Zoue, distro ret. Se eo ar pezh a glev dispis en o c'hreiz ar re a bromet ober pirc'hirinded : o distro d'ur vuhez kristen gwirionoc'h eo an hini a ouestlont. O tont war droad eus a bell, en

em santont ponner war an hent, sammet gant bec'h ur vuhez tremenet er pec'hed. Hag o c'hefridi gentan 'n ur antren er santual, daoust ha ne vo ket mont da zaoulinan dirak ar beleg evit ma pardono heman dezho en ano Doue hag en ano an Iliz ?

Ac'hano eo e teu d'ar pardon e ano. Er pardonioù a-wechall, me gred, en devoa c'hoazh sakramant ar bini-jenn brasoc'h lec'h eget hizio. Ha se dre ma veze gwechall muioc'h a bec'hedoù miret, pec'hedoù ha ne c'hellent ket bezan pardonet gant an tadoù-kofesourion ordinal, o vezan ma choment en dalc'h an Eskob pe en dalc'h hiniennoù hepken oc'h ober evitan. Da-genver ar pirc'hirindedoù bras koulskoude e roe an Eskob da gement beleg o kofesaat er santual, galloudoù ledan ha leun evit an absolvenn. Ha gant-se an ano a Bardon roet d'ar gouelioù dreist-ordinal-se.

Ur seurt doare ober a zo sur mat tostoc'h da reizhadur kentan ar Bini-jenn en Iliz, pa veze roet d'ar pardon ur stumm ofisiel a-wel d'an holl, pa oa distaol ar pec'hedoù tra penn-rener ar Gumuniezh, pa oa tra an eskob hepken. Moarvat, breman c'hoazh, ar galloud ma ra gantan ar beleg a ziskenn bepred dezhan eus an eskob, ha pelloc'h eus ar C'hrist e-unan ; met an dra-se n'eo ken anat er fedoù, n'eo ket splann en diavaez evel gwechall.

Daoust ha n'eo ket hizio ar bini-jenn en sonj ar c'hristen etre, ur sin hepken eus e adunvanidigezh gant Doue, an tu evitan d'en em splujan endro en gras puilh ar Salver evel en ur vadeziant nevez. N'hon eus ken koun

awalc'h hon eus pec'het ivez e-kenver kevredigezh ar Sent, ez omp kablus e-kenver re an nenv hag an douar a zo korf santel ar C'hrist hag e Rouantelezh sakr. Awalc'h eo adlenn testennoù ken kozh ha ken kehelus ha Pastor Hermas evit klevout penaos ar gristenion gentan a sante don ha krenv ar gaou a ra da zremm an Iliz a-bezh mankoù hiniennoù eus he zud. Kompren a reer neuze eman ar pec'hed se, bet graet a-enep ar gumuniezh hec'h-unan, dindan beli penn-rener ar gumuniezh, an Eskob. Ha peogwir eo pep pec'hed a-berzh ur c'hristen, zoken pec'hed kuzh, pec'hed a-enep santelezh ar gumuniezh, e komprenet mat e vezer liammet e-kenver ar gumuniezh-se, kablus dirazi, hag e tleer goulenn pardon diganti.

Ar benedourion pa zeuont da zaoulinan dirak ar beleg a sant se muioc'h moarvat eget na sonjomp. Gouzout a reont n'eo ket ret-ret an anzav-se d'an Iliz evit kaout pardon Doue, e c'hellont gant gras an nenv kaout feiz awalc'h en galloud salvus ar C'hrist, glac'har awalc'h d' o fec'hedoù, evit bezan gwelc'het diouto. Met anavezout a reont ivez ez int liammet ouzh an Iliz ; en em welout a reont en dle en he c'henwer ; gouzout a reont e tleont en em adunvanin ganti ivez, n'hellont bezan adunvanet gant ar C'hrist hep c'hoantaat bezan adunvanet gant an Iliz, rak ar C'hrist hag an Iliz a zo unan, ar C'hrist a vev er Gumuniezh. Ha setu perak, o kaout feiz er mister-se, feiz en galloud puraer ar Salver, en em daolont ouzh troad ar beleg evit ma c'hello drezan ar C'hrist gant

nerzhioù e zasprenidigezh, pourvezin d'ar re-nebeut a vefe en o glac'har, ha grataat dezho endro e c'hras hag e vuhez.

Setu ni pardonet, da lavarout eo antreet endro er C'hrist, en joa ar Baradoz ma vev breman hiviziken ar C'hrit enni, ma vev enni gantan ar sant a lidomp, levez nenvel a zo gloar ha repoz en Doue, vakansoù peurbad. Dija un dra bennak eus ar joa-se a zo diskennet war an douar : dilhad-sul, ehan al labourioù, kanennoù-iliz, ar gouel a lider a zo dija ur skeudenn bennak eus gouel an nenv. Antreet eo endro an ene en levez ar C'hrist, hag e c'hell breman en em rein d'al lid. Er joa eman breman evel er gêr.

Koulskoude, al levez nenvel-se, n'eo kammet war an douar tra peurgonezet. Daoust hag e c'hellomp aman tanva an diskuizh ? Mont a ra an Iliz war raok en amzer hag en ec'honder, ha ni hon-unan a ya war raok, pirc'hirined. Mont war raok a ranker : divesker en deus hor c'horf da gerzhout hag hon ene ivez a fell dezhi tizhout pelloc'h. Bezan laouen gant hon santelezh avreman, daoust ha n'eo ket kilan ? Deomp eta war lerc'h Kroaz ar C'hrist a zigor dimp an hent, deomp dindan skoazell he divrec'h evel dindan skeud diwaskell hon Doue, kerzhomp evel antreet dija en keoded an Aeled hag ar Sent, rak setu aze o skeudennoù hag o bezans hon ambroug. Deomp war raok : se eo buhez an Iliz, buhez hon ene. Ar Brosesion a zo hor pedenn vev evit araokadenn hor c'halon en Doue.

Ret e vo dimp kerzhout e-pad pell en hent-se a sklerijenn hag a c'hras araok tizhout erfin ar feunteun diheskus hec'h-unan. An dour a c'hras en deus hor gwelc'het dija, pegen dous e vo dimp hen evan e penn ar veaj hir ! Met setu e kichen ar santual skeudenn puilhentez Doue : ar feunteun. Deomp da dennan dour diouti. A vozadoù, distanomp hor sec'hed. Lidomp ar c'houlz maz evimp hor gwalc'h eus ar gwir levez, eus ar gwir vuhez.

LOEIZ AR FLOC'H.

Forgiveness the greatest force in world affairs

BASIL YATES, M. A. (OXON)
(London)

What does forgiveness mean for the world today ? It is the open door to personal, social, national and international revolution. It means renaissance in morals, art, philosophy, life. It is the forgotten factor in world politics and industrial relations. It is the key to world peace.

Too often we treat as a mere intellectual theory what is the greatest spiritual force in 20th century affairs. Forgiveness today is not merely something to define afresh, though this has its importance; it is a practical force. It is a burning fire in the heart. It is the power which can yet usher in the greatest revolution of all time, whereby the Cross of Christ will transform the world.

In the hands of Jesus, when He first began to demonstrate the meaning of God's forgiveness to mortal

men, forgiveness was an immediately effective force. It enabled the man sick of a palsy to rise at once from his bed and walk. It meant that the woman caught in adultery would have the power to sin no more. It could transport a thief within the day to Paradise. Jesus did not trouble himself overmuch with definitions and explanations. He said that He had come to save people, not condemn them ; He laid down some very strict conditions for obtaining forgiveness (such as, that we must also forgive others) ; He told a story about a prodigal son which is so far from our ordinary theological presentations that it does not even mention the name of God : and when men tried to involve Him in a discussion whether a man's blindness was his own or his parents' fault, He brushed it all aside in order to move on to what for Him was the main point - that any human need was just another opportunity to demonstrate the miracle-working power of God. We shall not go far wrong if we follow His example.

And what, after all, is forgiveness ? It is a simple, practical, experience of the eternal relationship between the love of God and the sinfulness of man. That eternal relationship is one of the profound mysteries of the universe. After two thousand years of meditation upon it, who can claim fully to have grasped its meaning ? Yet anyone can have the experience. It is like electricity ! Who fully understands the true nature of electricity ? Yet millions the world over have the expe-

rience that their homes can be flooded with light and warmth at the simple touch of a switch. The fate of civilisation depends on whether we can bring, with the same simplicity, the basic experience of forgiveness to the disaster-threatened millions of humanity.

For we Christians are the guardians of the hope of the world. But we have made Christ too complicated for the ordinary man. So we have left Him behind, in Churches and religious books, when He should be the adviser at every political conference, the head of every cabinet, the controller of prices, and the director of production. Every truth today needs its simplest formulation, so that it can reach to the corners of the earth - to the businessmen and Socialists and atheists, to the politicians and statisticians, and not least to the Christians themselves who are content to go to church each Sunday while their country is taken over and governed by an anti-God, materialist ideology.

That is the purpose of Moral Re-Armament. Its taste is not to teach new doctrines ; but to take the great truths of the Church of Christ upon which all Christians agree, and make them available to the vast body of ordinary men and women in a form which they can understand and apply to the urgent problems of the world today. Moral Re-Armament is not a new denomination : is a new determination to apply the central truths of Christ to the whole field of human endeavour in a way that is effective in an age of ideological crisis.

A simple personal experience

I write as one of the thousands of ordinary people for whom Moral Re-Armament has made real the forgiveness of God in Christ. Imagine a sceptical, agnostic young lecturer in philosophy. For years I had tried to find, by the use of a critical intellect, some secure basis for a belief in a personal God : and in the end had given up the attempt as vain. Then in Moral Re-Armament I met people, intelligent, cultured, sober, for whom the power of God was a daily, practical, experience. Through their example, I began to make the moral experiment of trusting that God existed, and of acting wholeheartedly upon that assumption. At once the experience that « when man listens, God speaks » began to be mine. Then, after a few days of a life of hesitant faith, I read with new eyes the Bible verse « Blessed are the pure in heart, for they shall see God ».

That verse convicted me. However correct my actions had been, I could never claim that my heart, that is, my thoughts, my looks and my desires, were pure. No wonder that I had never been able to see God ! Yet psychology taught me that it was fatal to try to suppress one's innermost thoughts and desires. No further self-discipline or exercise of will-power could purify my heart. What was I to do ?

I prayed to God to show me what to do. The answer

came to my mind, like a revelation, in six words. « Forgiveness means remission ; remission means 'taking away' ». » As I thought over these words, I began to understand, for the first time in my life, what God's forgiveness might mean. Previously, the idea of forgiveness had been very vague : I had picked up in my youth a general idea that through the sacrifice of Jesus Christ we would eventually be spared from the merited punishment for our sins - a teaching which at that time did not seem to be of any practical importance, nor did it attract my rigorous sense of justice. But here was something new, a tremendous possibility. Illumined as if by a torch, sayings and incidents from the Gospels flashed through my memory. I remembered how Jesus used forgiveness to bring immediate cure from sin and its effects, as well as ultimate escape from punishment. Could this be true today ? Was God's forgiveness all that I needed in order to be set free at once from the stain and chain of my own evil habits ? I could hardly believe it. At last I summoned up enough faith to try. I decided to trust in His forgiveness for that one evening, resolved to renew the effort of faith again next day, and again and again after that, if my first attempt proved a success.

From that hour to this my mind has been free from the obsessions and trains of thought which had been up till then the constant companions of my adult life. They just disappeared. True, there have been temptations,

and once or twice the old habits of mind have threatened to return : but the moment I have been willing to lay aside all human effort, and to claim and rely on God's forgiveness alone, the temptation has vanished like a mist.

This was a very simple experience, but for me a tremendous one. It opened the door to a whole new way of life, and a new attitude to morals. I moved from a life of human striving, to the effortless realm of grace. I moved from a philosophy of praise and blame and obligation, to one of need and cure, and of thankful service. This one cure which I found that night, I applied later to all sides of life, thus discovering the great healing power of the forgiveness of Almighty God - the power which releases all the latent energies of man for the great task of world remaking.

Forgiveness as a world-revolutionary force

This experience was enough to convince me of the adequacy of the forgiveness of God in this 20th century for myself and those of my friends around me who were willing to avail themselves of it by trusting His promises. But what about the millions across the world? What about the divorces, the social, industrial, national, and international problems ? Can an answer of this kind move quickly enough across the face of the earth to keep pace with events racing towards destruction ? Is

forgiveness a secret for a happy few, or a hope for the millions ?

In answer to that question one might cite the vast social and industrial changes which issued from the life of a John Wesley or a Saint Francis. I prefer - especially as I have been asked to do so to keep to facts which I know at first hand, and take the instance of Dr Frank Buchman. Not everyone realises that the whole world-impact of Moral Re-Armament springs from one man's experience of God's forgiveness. This is how the author, A. J. Russell, reports that experience from Frank Buchman's own lips : (1)

« The first serious crisis came in Frank's life when a fellowstudent at Mount Airy Seminary, Philadelphia, accused him of ambition. This accusation smote him severely, and he chose the most difficult quarter of Philadelphia for his initial labours. The invitation to his first church was not without humour. It said, « The question of salary must for the time be left unstated ». Meaning there could be no stated salary, because all the money collected for the non-existent church was seventeen dollars, mostly in pennies. But someone gave a new corner shop, and this, under Frank's vigorous direction, grew speedily into the Church of the Good Shepherd...

« There grew out from it a hospice for young men

(1) Remaking The World, pages 189-191.

which developed into a community of hospices spreading through other cities...

« After five years there came a clash, bringing about the second big crisis in Frank's life, and leading presently to the establishment of the Oxford Group movement. The business committee were strong on balancing the budget, as business committees always are. Sometimes the budget would not balance — when the young folk were numerous and hungry. So the Committee requested Frank to reduce the rations. The spirit of *Oliver Twist* stirred within Frank, who resented the order. 'Here', he frankly admits, 'I failed. I said the Committee were behaving badly. Yet my work had become my idol. All I should have done was to resign and let it go at that. Right in my conviction, I was wrong in harbouring ill-will. I left and came abroad, my health badly affected by overwork... I found my way to England and so up to Keswick, where a convention was in progress. And there something happened ! Something for which I shall always be grateful.'

« A tiny village church. A tiny congregation. A special afternoon meeting. The speaker, — a woman ! No thunder, no lightning, no cloud, no supernatural voice, but a simple, straightforward, conversational talk to a gathering of about seventeen persons, including Frank. The woman speaker spoke about the Cross of Christ, of the sinner and the One who had made full satisfaction for the sins of the world.

« ' A doctrine which I knew as a boy', says Frank, 'which my Church believed, which I had always been taught and which that day became a great reality for me. I had entered the little church with a divided will, nursing pride, selfishness, ill-will, which prevented me from functioning as a Christian minister should. The woman's simple talk personalised the Cross for me that day, and suddenly I had a poignant vision of the Crucified.

« 'With this deeper experience of how the love of God in Christ had bridged the chasm dividing me from Him, and the new sense of buoyant life that had come, I returned to the house feeling a powerful urge to share my experience. Thereupon I wrote to the six committeeman in America against whom I had nursed ill-will and told them my experience, and how at the foot of the Cross I could only think of my own sin. At the top of each letter I wrote this verse :

*When I survey the wondrous Cross
On which the Prince of Glory died,
My richest gain I count but loss
And pour contempt on all my pride.*

Then I said,

*My dear Friend,
I have nursed ill-will against you. I am sorry. Forgive me ?*

*Yours sincerely,
FRANK »*

Think what has sprung, in the short space of forty years, from the experience of forgiveness which came to one man, Dr. Frank Buchman ! It is impossible in the space of a few sentences to picture the worldshaking results of that one experience my mind passes in review instances of increased production in British coalmines, of change in birth-rate in Norway, of new industrial teamwork in the United States, beginning of political unity in Germany and Italy, new hope in China, social and cultural revolution in the primitive head-hunting tribes of Papua, racial reconciliation in South Africa, prevention of price-increases in Canada, strikes and crises averted in France, new art, music, and education in Scandinavia, a new democratic inspiration for Germany and Japan, a campaign of honesty in Burma. These are just a few examples of the social, political and economic consequences of the new ferment which has spread the world over through the hearts and consciences of men as the result of Frank Buchman's experience. The tone and trend of life in whole nations has been affected. « The influence of your visit has been felt in every corner and village of this country » said a Prime Minister to Frank Buchman in my hearing. « Your work has made the task of government easier ».

Last winter Swedish paper manufacturers gave a hundred tons of paper to Germany, in order to enable the nation-wide distribution of a million copies of a handbook of inspired democracy. « That gift » a man

told me recently, « was the direct result of an experience of forgiveness I found at Caux last year ».

An even more important result has ensued for the present age : — the democracies have been provided with the armament of a superior ideology. As Dr. Chen Li-Fu, the Vice President of the Chinese Legislative Yuan, said this summer, « Moral Re-Armament will sweep away all lesser ideologies. It is the only force that will unite China ». Mr. Mayadas, Director of Agriculture of the United Provinces of India, said : « Moral Re-Armament is the superior ideology. It alone can unite India ». Dr. Arnold, Minister President of North Rhine Westphalia, said : « It is the hope of freedom for my country ». Mr. Pavlakis, Director of the Ministry of Labour at Athens, « In my country there is being waged a death struggle between tyranny and democracy. Here (at Caux) I have found the answer : I have been taught here we can meet catastrophe by building bridges that will unite families, unite classes, unite nations ». Senator Harry Cain of the United States, « In these mountains I have found the only available and reasonable answer to the sweeping tides of Communism ». Dr. Alois Lippl, Chief of the State Theatre of Bavaria, « Germans are longing for an answer to the struggle of East and West. That answer is the new revolutionary force of Moral Re-Armament ». Mr. A.R.K. Mackenzie, Member of the British delegation to U.N.O., « Caux is the answer to Lake Success. It is providing the moral

dynamic without which U. N. O. cannot work. Through Caux, Switzerland can become the ideological arsenal of democracy ». Mr. Arthur Baker, Chief of the Parliamentary Staff of the London Times, « Here is the only hope for civilisation ».

These are just a few quotations I have put down in my notebook as I have attended this summer's Assembly for Moral Re-Armament at Caux. But look at them again : — « The only force that will unite China — the superior ideology that alone can unite India — the hope of freedom for Germany — the answer to catastrophe in Greece — the only available answer to the sweeping tides of communism — the answer to the struggle of East and West — the answer to Lake Success — Switzerland the ideological arsenal of democracy — the only hope for civilisation ». Is it in these terms that we conceive the experience of forgiveness ? The trouble with us Christians is that either we never experience fully the marvellous forgiveness of God ; or else, having experienced it, we keep as a private solace what is meant to be the most revolutionary force in human society, changing men, remaking homes, overturning tyrannies, stopping wars, uniting the world. As Dr. Buchman puts it: —(1) « We must re-think and re-live our whole conception of religious experience... Often it has been religious invalidism — a crass, insipid, dull, tepid, unima-

(1) Remaking The World, pages 85 and 86.

gative maladaptation of what ought to be great life-giving, nation-forming experiences. It has been a warped conception, marred by moral twists...

« We have been so long on the low levels of religious experience that we cannot readily grasp what an Alpine range of experience could be ours if all our thinking, acting, and planning were God-controlled and not man-controlled. We need a whole new creative force let loose in the world — a religious experience so dynamic, so wholly adequate that, in the words of Isaiah, « Nations shall run unto thee because of the Lord thy God »...

« To bring such an experience to every citizen is the highest form of national service, and must be our supreme national objective. Here is work everyone, everywhere. Our great need today is not to vouch for that validity by argument or explanation, but to demonstrate it by creating new men, new nations, a new world »...

How can we find for ourselves and the millions across the world the full force of an experience of God's forgiveness — an experience that brings a change of heart, changed social conditions, true national security, international understanding ? That is the challenge which history has set this age. For either in the next few months we do this thing, or else class-war and the atom bomb will destroy the last shreds of civilisation from the surface of the earth. It is the last few minutes of the eleventh hour : and there is not a second to loose.

Even now, nation after nation is collapsing into the abyss. God knows whether we are not already too late to save this civilisation. If we are, then we must with furious speed sow in the hearts of men in every nation across the world, the dynamic seeds of life which can survive the terror that lies ahead, and in turn give birth, in the Dark Ages which may follow, to a new world order. That is our only hope. How is it to be done ?

Four conditions of an experience of forgiveness

The first step is that we should know for ourselves and be able to pass on to others a full experience of forgiveness. Forgiveness is the work of God in Christ — timeless and absolute. But there are simple and definite conditions for our acceptance and full experience of that forgiveness : —

I. One very simple condition is that we *admit the need of forgiveness*. Jesus made this very clear in His parable of the pharisee and the publican. The man who went away justified was the one who prayed « God be merciful to me, a sinner ». Frank Buchman is fond of saying « A small sense of sin means a small sense of Christ ». I find that I limit the possibilities of forgiveness by limitations for which I am willing to admit the need of forgiveness. I blame the system, the circumstances, my parentage and upbringing, my temperament, my econo-

mic status, my race, my psychoses — anything and everything rather than accept responsibility for myself and my nation. In particular I tend to refuse all responsibility for any failures in my life and personality which can not be directly attributed to my own deliberate choice or prevented by the action of my own will power. And of course all the major things for which one needs forgiveness — such as pride and fear and a cold heart — are matters which lie far beyond the control of any human will. In this way I confine myself within the cramped walls of a legalistic morality of praise and blame instead of moving out into the great open spaces of forgiveness and cure.

Then, many people do not take literally the demands of Christ in the New Testament — the demand for an absolute standard of morals : « Be ye perfect even as your father in heaven is perfect » — a demand which requires purity of look and thought as well as deed, which recognizes no love less than that whereby God loves us, which insists on absolute honesty. We accept a relative standard, a comparative standard, a convenient standard. We are satisfied if we are as good as the man down the street, no worse than our enemies, reasonably decent according to the slipping morals of a decadent age. And so we miss that « Alpine range of experience which could be ours ».

I have never known a man who has honestly faced himself before Christ's standard of absolute honesty, ab-

absolute purity, absolute unselfishness and absolute love, who has continued to argue about either the need or the possibility of forgiveness. If you wish to know the power of forgiveness, take four pieces of paper. Write « Absolute Honesty », « Absolute Purity », « Absolute Unselfishness » and « Absolute Love » on the top of each. Then write down everything that you have done or are which fails to match up those standards. Get a faithful friend to help you — or ask your family. The will help you to avoid excuses, and may even remind you of things about which you were scarcely conscious. Then let God speak to you. He, too, will have things to say to your mind and conscience. When man listens, God speaks.

And let Him speak to you about your responsibility for the sins of your nation. Isaiah became a fire-cleaned messenger of God when he was willing to cry « I am a man of unclean lips in the midst of a people of unclean lips ». And the willingness to face and accept conviction of sin on a national level is still the fire that forges prophets. One of the most moving experiences during these conferences at Caux has been to see a new Germany arising out of the ruins and rubble of the old. That new life for their nation has come from the leadership of men and women who themselves took no part in the Nazi regime and even suffered terribly under it, but who have still been willing to accept responsibility for their nation, and to say before God and the world

(as did Dr. Erwin Stein, Minister of Education for Hesse) « For many years the German people have taken to the wrong road. We have brought suffering to all nations and been traitors to the idea of a new Europe ».

II. Then follows man's side of forgiveness : — *repentance*. There is a difference between remorse and repentance. An Indian boy once put it this way : « Remorse is when I am sorry, but do the thing again ; repentance is when I really am « sorry enough to quit ». « Go now and sin *no* more ». I so often tell God that I will try to do better. But I never find His forgiveness on those terms : after all, I don't *need* His forgiveness in that case. For any man can try to improve, whether forgiven or not. I only need a miracle of forgiveness and cure when it is a question of that humanly impossible thing — a complete break with all conscious compromise.

Many Christians still fail to find victory even after genuinely forsaking their sins at the foot of the Cross. They fall, ask forgiveness, then fall again, and so on in a seemingly endless succession of failure and repentances, with no progress ever made — something so different from the Gospel conception of « the glorious freedom of the sons of God ». One reason for this is simple : —

True repentance involves four steps which can be

summarized by the words « Hate, Forsake, Confess, Restore ». Many people hate and then forsake their sin quite genuinely, meaning never again to fail. But they do not do the other two things. Genuine repentance, I find, is never a private matter between me and God alone. I always feel that I must tell at least one other person about it, even if only to express my gratitude for God's wonderful forgiveness. Once you really face Christ about your sins, there comes an inner necessity in your heart to tear down « under four eyes » the curtains of pride and shame, and allow at least one other sinner here on earth to know the kind of person you really are. It is not for me to enter into a discussion of the confessional and absolution as a sacramental rite. That is beyond the scope of this article. I am speaking now of the day-to-day human relationships of the ordinary man who means to live a life of open honesty with himself and his neighbours. I find that the Bible precept « Confess your sins one to another, that ye may be healed » is a practical programme of daily living, whether or not it is also an injunction to practise confession as a rite. And I have never known anyone find a full experience of forgiveness who wished to make a secret either of his sin, or of Christ's forgiveness for it.

Then comes the question of restitution. Once a student said to me « But if Christ has earned forgiveness for my sins, they are all washed away and forgotten.

The past is finished with, and I need not think of it anymore. « This student had overlooked the simple fact that if I have stolen anything, however much I may be forgiven I still remain a thief and the money remains stolen until I have become an honest man and told the police or my victim about the theft and done all in my power to restore it. The Bible is quite explicit on this point. Zacchaeus had to restore fourfold before salvation came to him and his house. Jesus says that if your brother has *anything* against you you must put it right before coming to the altar for forgiveness. And He especially teaches us that we ourselves must first forgive everything that others have done to us, before we can ask God in turn to forgive us for what we have done to them and to Him.

And yet there are some things for which we can never make restitution. I may repay a man in full for the money I took from him wrongfully : but God alone can heal the hurt to his heart which my action may have caused. And there are many other wrongs for which I cannot even apologize to those I have wronged, much less make full restitution. In the case of such things I can only pray to God in His mercy to undertake for me. And the experience of many many people is that He most marvellously does so. In fact, the whole relation of man's repentance to God's forgiveness can be expressed in this homely phrase : « You put right what you can, and then God puts right what you can't ».

III. After repentance comes *faith*. « He that cometh to God must believe that He is, and that He is a rewarder of them that diligently seek Him »... « But let him ask in faith, nothing wavering » And, « let not him that wavereth think that he shall receive anything of the Lord. » I have found that faith is an act of the will. I decide to trust God and His promises. It is very easy, when I see my sins, to feel that it will *take time* for God to forgive me, or that I *must first do certain things myself* to make amends before I can be forgiven, or that even though I say I am forgiven, somehow I *must still carry the stain* and burden of my sin. Whereas in fact forgiveness comes instantaneously, the moment that I with a full heart turn to God in repentance. The only obstacle is my own proud, stubborn and faithless heart.

IV. The last condition of forgiveness is *obedience*. Naaman was not cleansed until he was willing to wash seven times in Jordan. It is the same with us today. The power of God cannot flood into our lives if there is any point about which we are not willing to obey Him. I once knew a demonstrator in a physics department of a Dutch university. He was gripped by a fear of war. Frequently he had prayed to God to forgive and free him from this morbid fear, but nothing had happened. Then one day, instead of his speaking to God about fear, he remained silent and allowed God to speak to him. The thought which came to his mind seemed to

have nothing to do with the fear. It was a reminder of some alcohol which he had taken (i. e. stolen) from the laboratory for his private uses. God had been speaking to his conscience about this for years. The man went to the professor and confessed his theft. Immediately the fear left him.

I had a similar experience. As the result of attending a MRA conference I saw that, besides finding forgiveness and cure for individual sins, I myself desperately needed to be *reborn* completely through the miracle of the Cross and the blood of Christ. But, how to find this experience ? How to be able to say, with St. Paul, « Not I, but Christ that liveth in me » ? I prayed with a friend and we listened to God together. In the silence, God said something like this : « So far, you have been willing to give me your sins — the things you have valued least in your life. Now you must give Me the most precious things. How much of yourself have you given Me, if you haven't given Me your heart? » So I gave everything into God's control and told Him that I would obey His guidance about them all. This meant, in fact, giving up my career as a philosophy lecturer, and postponing for many years the hope of marriage, while accepting the call to full-time service of Him. It seemed at the time a hard sacrifice, but I found Jesus Christ as my friend and saviour. I knew what it was to be reborn. For a man begins to understand the Cross when he too is ready to give all. It was the doorway to a life of wonder in the glorious adventure of remaking the world.

How to bring an experience of forgiveness to the modern world

These, then, are the conditions of an experience of forgiveness. How shall we present this truth of forgiveness in a way that is adequate to the urgent needs of the modern world ?

1. We must present our truth *in modern language* and with modern methods. We must think in terms of millions. We must speak through plays, films, radio-programmes, world-wide news-paper circulation. We must talk the language of the readers of the daily press. We must phrase our truth so that it naturally becomes a part of any tea-table conversation or business deal. We must make it the thinking of the masses. In the world-war of ideas a simple slogan adopted by millions and lived out by them, is worth infinitely more than an expert thesis which few read and which changes no one.

2. Then, we must *gear our truth to the needs of the present day*. 150 years ago, when John Wesley preached to the masses in the fields of Britain, he spoke to a generation which may have been wicked in its behaviour, but it still accepted a basically Christian outlook on life. In his day people sinned, but they admitted that they were sinners, and they feared the wrath of God. So he had *only* to proclaim forgiveness and faith. But today people no longer believe in either sin or Judgment. They do not think that these things have any im-

portance in business, politics, science, health or any of the practical issues of life. Today, before we can talk to people about forgiveness, we have first to convince them that they need it. Our message has to begin with the simplest and most elementary steps, if we are going to win a generation that has almost forgotten God. If we take these elementary steps for granted (as so often religious teachers do) we shall never win an age which no longer is convinced that religion matters at all.

3. Above all, we must ourselves *adequately conceive* the relevance of forgiveness in the present world crisis. There are many ideas competing today for the allegiance of the mind of man — political, social, economic, and psychological. And these ideas are not put forward as special solutions for particular problems, but as fundamental philosophies of life and government. They are, in fact, total faiths. They are not merely ideas, but ideologies.

At this moment mankind is choosing which way it shall live and what it shall ultimately believe. And this choice has to be made between two forms of ideology. One is the materialist ideology : — non-moral, disbelieving in God, leading to totalitarian dictatorship, based on hate. The other is the inspired ideology of democracy : — based on absolute moral standards, the power of God, the importance of each individual, and the caring and responsibility of everyone (which is another word for love).

Our experience of forgiveness is crucial to the struggle between these two ideologies. For the forgiven man always does three things : — because he knows the power of God to forgive and change human nature, he brings to every problem a message of *cure*. Because he has faced his own need of forgiveness, he *does not condemn* anyone else. And because he has begun to catch the spirit of Christ, he instantly *takes responsibility* for every situation instead of seeking to avoid the blame for it. But the man who does not know the forgiveness of God does the opposite : — Because he does not believe that human nature can be changed, his only method of dealing with so-called « anti-social elements » is to liquidate them. Because he has never faced his own sins, he puts all the blame on the other person, the other class, the other nation. Because he does not identify himself, as Jesus did, with the sins of others, he either leaves responsibility to others and so forces them to become dictators, or he grips power and becomes a dictator himself.

So here is the simple choice that faces the world today. Either we forget God and condemn ourselves to class-war and the dictatorship of man, or, together, we find God's forgiveness and the way to a new world. The choice is ours, and we can decide. But unless we decide quickly, very soon we shall have no choice left. For the world cannot stay where it is. It will go, and go quickly, one way or the other. Either we Christians bring to the

world a revolutionary experience of forgiveness and a new social order created under its power, or the agents of militant materialism will take the nations along the historic road of destruction. The choice depends on us. Which shall it be ?

BASIL YATES.

FINIS

Table des matières

INTRODUCTION	7
INTRODUCTION	13
EINLEITUNG	19
INTRODUZIONE	25
INLEIDING	31
YOM KIPPUR :	
Versöhnungstag, Joseph Messinger, alt Prediger der Synagogue, Bern	37
LES PARDONS BRETONS,	
Abbé Le Floc'h, aumônier des Lycées, St-Brieuc.	53
PARDONIOU BREIZH,	
Loeiz ar Floc'h	65
FORGIVENESS, THE GREATEST FORCE IN WORLD AFFAIRS	
AFFAIRS,	
Basil Yates, London	77

LYCÉE JACCARD

Port de Pully
LAUSANNE

Hiver en montagne

Cinéac

UNE HEURE INTÉRESSANTE -
INSTRUCTIVE - DIVERTISSANTE

Le Cazioca

UN BON CAFÉ

Nos spécialités de glaces
dans une ambiance agréable

LAUSANNE
HOTEL VICTORIA

==== **Premier ordre** =====

Confort et bien-être
dans un cadre agréable

Mr & M^{me} H. Wilhelm-Imseng

Pensionnat Riante Rive

Reçoit jeunes filles de 15 à 19 ans.
Grand jardin — Vie de famille
Etude des langues modernes - Arts - Sports

S adr. : J.-M. THIÉBAUD, 107, Av. du Général-Guisan, LAUSANNE



Basler Nachrichten

das zuverlässige Nachrichten- und objektive Meinungs-
blatt der Schweiz

Mit dem ausgebauten politischen, Wirtschafts-
und Kulturteil

Eigene Korrespondenten
in den wichtigsten Nachrichtenzentren der Welt

====
Täglich zwei Ausgaben

Jahres-Abonnementspreis :
Schweiz sFr. 42.90, Ausland sFr. 91.—

LAIT GUIGOZ
en poudre

Solubilité parfaite
Haute teneur calorique
Constance de composition
Conservation de tous les éléments vivants
du lait frais
Dessication selon le procédé spécial de Guigoz,
dans des conditions rigoureuses d'hygiène

LAIT GUIGOZ S. A. VUADENS (Suisse)

Cahiers édités par "LE MONDE RELIGIEUX"

Tome I ^{er} : <i>L'état actuel de la controverse messianique</i> , 64 pages, juillet 1942	épuisé
Tome II : <i>La Mystique</i> , 64 pages, décembre 1942	épuisé
Tome III : <i>L'Orthodoxie</i> , 64 pages, juin 1943	épuisé
Tome IV : <i>Le Libéralisme</i> , 76 pages, octobre 1943	épuisé
Tome V : <i>Jean-Baptiste</i> , étude des points de vue israélite, catholique-romain et protestant libéral, 72 pages, décembre 1943	3 fr. 50
Tome VI : <i>Les fêtes religieuses</i> , 76 pages, juin 1944	épuisé
Tome VII : <i>L'éducation religieuse</i> , 64 pages, août 1944	2 fr. 50
Tome VIII : <i>L'Art religieux</i> , dans le judaïsme, le catholicisme-romain, le vieux ca- tholicisme et le protestantisme, avec 8 clichés, octo- bre 1944,	
Tome IX : <i>Les Religions et la Paix</i> , concours organisé par le « Monde Religieux », décem- bre 1944. Les deux tomes réunis, 96 pages	5 fr. —
Tome X : <i>La résistance spirituelle</i> , mars 1945.	
Tome XI : <i>La lutte contre l'Antisémitisme</i> , juin 1945. Les deux tomes réunis. 96 pages	épuisés
Tome XII : <i>Nous et les Allemands</i> , octobre 1945.	
Tome XIII : <i>Pour une union spirituelle des Nations</i> , décembre 1946. Les deux tomes réunis, 80 pages	épuisés
Tomes XIV à XVII : <i>Conversions et évolutions spirituelles</i> .	
Tome XIV : <i>Du christianisme au Judaïsme</i> , mars 1946.	
Tome XV : <i>Du Protestantisme au Catholicisme</i> , juin 1946.	
Tome XVI : <i>Retour aux Réformateurs</i> , septembre 1946.	
Tome XVII : <i>Vers un nouveau Libéralisme</i> , décembre 1946.	
Les quatre tomes réunis, 212 pages	épuisés
Tomes XVIII à XX : <i>Journées Vinet, Mulhouse 1947</i> , 192 pages, mars-septembre 1947	7 fr. 50
Tomes XXI à XXII : <i>La 2^e Assemblée mondiale d'après-guerre du Christianisme libéral, Berne 1947</i> , décembre 1947 - mars 1948. 176 pages	5 fr. —
Tome XXIII : <i>Maurice Neeser : l'Evangile et le temps</i>	4 fr. —
Tome XXIV : <i>Le Pardon</i>	3 fr. —

EN PREPARATION :

Tome XXV : *L'Eglise Tchéco-slovaque.*

Gérante : Madame Raymond VAUTHIER.